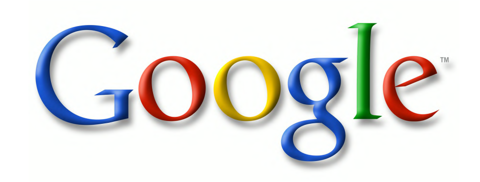
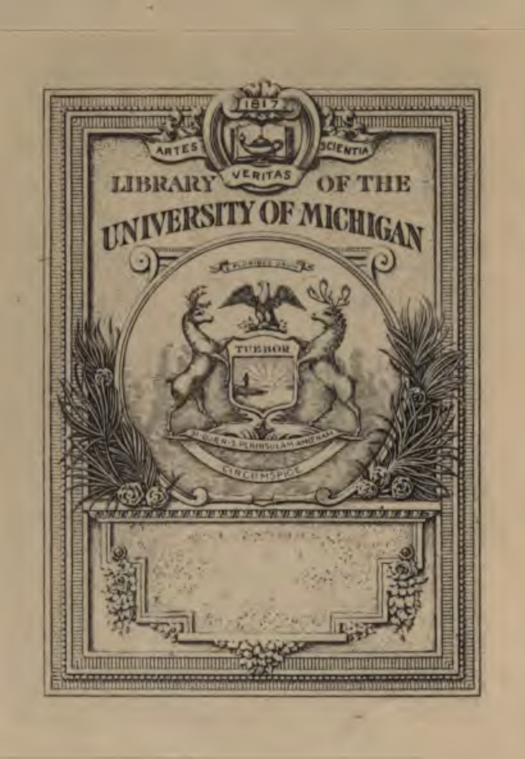
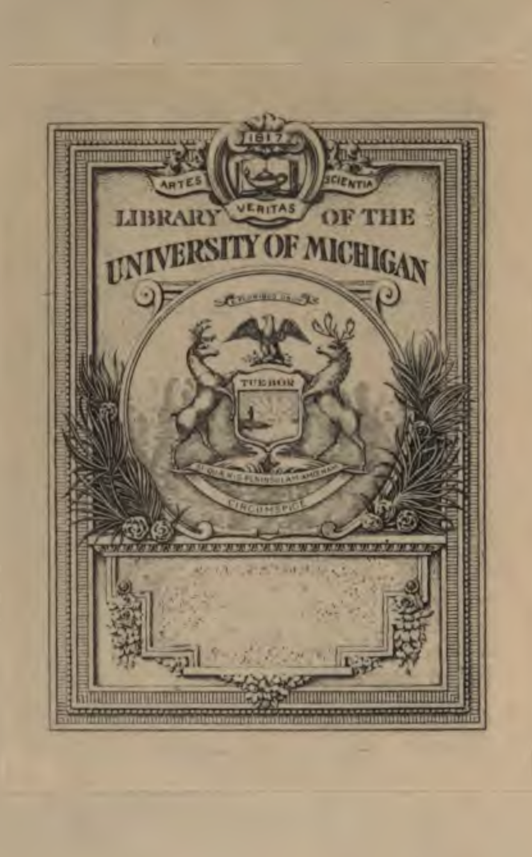



1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

LES TRADITIONS

RELATIVES AU FILS DE LA VIERGE

PAR

H. DE CHARENCEY

Extrait des *Annales de philosophie chrétienne*

PARIS
IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATIONS PÉRIODIQUES
13, QUAI VOLTAIRE, 13

1881



à M. Cyrus Thomas
les remerciements et compliments de
Charencey.

LES TRADITIONS

RELATIVES AU FILS DE LA VIERGE

Dans un mémoire publié, il y a dix-huit mois environ par l'Académie havraise, nous nous sommes efforcé de réunir les principales traditions concernant le héros sauveur, le libérateur que bon nombre de peuples, tant de l'ancien que du nouveau monde, se figuraient comme né ou devant naître d'une vierge.

Sans doute, nous n'avons pas été complet et plus d'une lacune importante pourra être constatée dans notre travail. Le lecteur voudra bien excuser par cette raison que, pour être certain de ne commettre aucune omission, il aurait fallu compulser à peu près toutes les littératures de l'univers. Aujourd'hui, sans prétendre avoir épuisé notre sujet, nous venons le traiter à nouveau, ou plutôt lui donner une suite. Si nous ne pouvons, cette fois-ci encore, nous flatter d'avoir recueilli toutes les traditions populaires, toutes les légendes relatives au fils de la Vierge, aucune de celles qui se signalent par un degré particulier d'importance ne nous aura, espérons-le, échappé. Le lecteur, connaissance une fois prise de notre travail, aura droit de se considérer comme suffisamment au courant de la question.

C'est vers l'Égypte qu'il faut tourner nos regards pour rencontrer la plus ancienne forme connue de ces traditions relatives, sinon au fils d'une vierge, du moins à une conception miraculeuse et opérée sans le concours des deux sexes. Le manuscrit qui la relate est connu généralement sous le nom de manuscrit d'Orbiney, du nom de son possesseur. Le récit, ou plutôt le conte merveilleux que l'on y trouve contenu, a acquis, auprès du public savant et même des simples amateurs, une véritable célébrité sous le nom de *Roman* ou *Conte des deux frères*. Déchiffré et analysé une première fois par M. de Rougé (1), il fut depuis traduit en allemand par Bruezsch, puis en anglais par M. Lepage-Renouf (2).

1. *Revue archéologique*, 1re série, t. VIII; p. 385 et suiv., 1852.
2. *Records of the Past*; t. II, p. 137 et suiv.

M. Maspero s'est enfin décidé à en donner à son tour une nouvelle traduction *à peu près exacte* comme il le dit modestement, c'est-à-dire, sans doute, plus exacte et surtout plus complète que celles de ses prédécesseurs (1). C'est cette traduction que nous reproduisons, en ayant soin toutefois d'élaguer les notes qui, n'offrant qu'un intérêt philologique, ne sauraient naturellement trouver place ici :

1. « *Il y avait une fois* deux frères d'une seule mère et d'un « seul père : *Anoupou* était le nom du grand (de l'aîné); *Bitaou* « était le nom du petit (du cadet). Anoupou, lui, avait une mai- « son, une femme, et son petit frère était avec lui, en guise de « serviteur. C'était lui qui fabriquait les vêtements et allait « derrière les bestiaux aux champs, lui qui faisait le labourage, « qui battait, qui exécutait tous les travaux des champs. C'é- « tait un ouvrier excellent. Il n'avait point son pareil sur la « terre entière. Voilà ce qu'il faisait.

2. « *Et beaucoup de jours après cela*, le petit frère était derrière « ses bœufs, suivant sa coutume de chaque jour. Il revenait à « la maison, chaque soir, chargé de toutes les herbes des « champs, et voici ce qu'il faisait, sitôt après son retour : il dé- « posait son fardeau devant son grand frère, s'asseyait avec la « femme, il mangeait, il buvait, il entrait dans son étable avec « ses bœufs.

3° « *Et quand la terre s'éclairait, et qu'un second jour était*, après « que les pains étaient cuits, il les mettait devant son grand « frère. Il emportait des pains pour les champs. Il poussait ses « bœufs pour les faire manger dans les champs. Tandis qu'il « allait derrière ses bœufs, ceux-ci lui disaient : l'herbe est « bonne en tel endroit. Lui écoutait tout ce qu'ils disaient. Il « les menait au bon pâturage qu'ils souhaitaient. Aussi les « bœufs qui étaient avec lui devenaient beaux, beaucoup. « Ils multipliaient leurs naissances, beaucoup, beaucoup.

« 4. *Et quand ce fut la saison du labourage*, son grand frère lui « dit : « Prépare-nous l'attelage pour labourer, car la terre est « sortie de l'eau (2), elle est bonne à labourer. Aussi, va-t'en aux « champs avec les semences, car nous nous mettrons à labourer « demain matin. » Ainsi dit-il.

5. « Le petit frère fit toutes les choses que son grand frère lui « avait dites.

1. *Revue archéologique* (mars 1878).
2. Par suite du retrait du Nil, et de la fin de la crue annuelle.

6. « *Quand la terre s'éclaira et qu'un second jour fut*, ils allèrent « aux champs. Ils se mirent à labourer, et leur cœur fut joyeux « beaucoup, beaucoup, de leur travail, et ils n'abandonnèrent « pas l'ouvrage. »

7. « *Et beaucoup de jours après cela*, ils étaient aux champs et « ils labouraient.

8. « Le grand frère dépêcha son petit frère, disant : « Cours, « apporte-nous les semences du village. » Le petit frère trouva « la femme de son grand frère qu'on coiffait.

9. « Il lui dit : « Debout, donne-moi des semences, que je « coure aux champs, car mon grand frère, en m'envoyant, a « dit : Point de retard. »

10. « Elle lui dit : « Va, ouvre le coffre, prends ce qui te plaira, « de peur que ma coiffure ne tombe en chemin. »

11. « Le jeune homme entra dans l'étable, prit une grande « jarre, car son intention était d'emporter beaucoup de grains, « la chargea de blé et sortit sous le faix.

12. « Elle lui dit : « Qu'est-ce que les denrées qui sont sur ton « épaule? « Il lui dit : « Orge, trois mesures ; froment, deux me- « sures; total, cinq; voilà ce qui est sur mon épaule. » Ainsi « lui dit-il.

13. « Elle de dire : « C'est vraiment une grande force qui est « en toi; car je vois ta vigueur, chaque jour. » Et son cœur le « désira. »

14. « Elle se leva, elle le saisit, elle dit : « Viens! reposons en « semble une heure durant! Si tu m'accordes cela, certes je te « ferai de beaux vêtements. »

15. « Le jeune homme devint comme une panthère du midi « en fureur, à cause des vilaines paroles qu'elle lui disait, et elle « eut peur beaucoup, beaucoup.

16. « Il lui parla, disant : « Mais certes, tu es pour moi comme « une mère! Mais ton mari est pour moi comme un père! Mais « lui qui est plus grand que moi, c'est lui qui me fait subsister! « Ah! cette grande horreur que tu m'as dite, ne me la dis pas « de nouveau, et moi, je ne la dirai à personne, je ne la divul- « guerai à aucun homme. » Il chargea son fardeau. Il s'en alla aux « champs.

17. « Quand il fut arrivé auprès de son grand frère, ils se mi- « rent à s'acquitter de leurs travaux.

18. « Et sur le moment du soir, comme le grand frère retour- « nait à sa maison, et que le frère cadet était derrière ses bœufs « avec sa charge de toutes les choses des champs, et qu'il pous-

« sait les bestiaux devant lui, pour les mener coucher à leurs « étables, dans le village, alors la femme du grand frère eut « peur des paroles qu'elle avait dites.

19. « Elle prit de la graisse sale et noire, et devint comme « qui a été frappé d'un malfaiteur, afin de dire à son mari: « c'est « ton petit frère qui m'a fait violence », quand son mari revien- « drait au soir, suivant son habitude de chaque jour. En arri- « vant à la maison, il trouva sa femme couchée et dolente « comme d'une violence; elle ne lui versa point d'eau sur les « mains, suivant son habitude de chaque jour. Elle ne fit pas « la lumière devant lui; le logis était dans les ténèbres et elle « couchée toute salie. Son mari lui dit: « Qui donc a parlé avec « toi?» Voilà qu'elle lui dit: « Il n'y a personne qui ait parlé « avec moi, excepté ton petit frère. Lorsqu'il vint prendre pour toi « les semences, me trouvant assise toute seule, il me dit : Viens, « toi, que nous reposions ensemble, une heure durant; orne « ta chevelure. Il me parla ainsi; moi, je ne l'écoutai point! « Mais moi, ne suis-je pas ta mère? et ton grand frère n'est-il « pas pour toi, comme un père? Ainsi lui-dis-je. Il eut peur, il « me battit pour que je ne te fisse point de rapport. Mais, si tu « permets qu'il vive, je suis morte; car, vois, quand il viendra, le soir, comme je me suis plainte de ses vilaines paroles, ce qu'il fera est évident. »

20. « Le grand frère devint comme une panthère du midi; « il donna du fil à son couteau; il le mit dans sa main.

21. « L'aîné se tint caché derrière la porte de son étable, afin « de tuer son petit frère lorsqu'il viendrait au soir pour faire « entrer ses animaux dans l'étable. Et quand le soleil se cou- « cha, et que le petit frère, chargé de toutes les herbes de « champs, selon son habitude de chaque jour, arriva, la vache « qui marchait en tête, à l'entrée de l'étable, dit à son gardien: « Attention, ton grand frère se tient devant toi, avec son cou- « teau, pour te tuer ; sauve-toi devant lui!

22 « Quand il entendit ce que disait la vache qui marchait en « tête, la seconde lui ayant parlé de même, il regarda par des- « sous la porte de l'étable; il aperçut les pieds de son frère qui « se tenait derrière la porte, son couteau à la main; il posa son « fardeau à terre, il se mit à courir à toutes jambes, et son « grand frère partit derrière lui avec le couteau.

23. « Le petit frère cria vers *Phrâ-Harmakhouti*, (1) disant:

1. Litt. « Le soleil *Horus* dans les deux horizons » *idest* à son le-

« Mon bon maître, c'est toi qui distingues le faux du vrai ! »
« Et *Phrâ* entendit toutes ses plaintes ; *Phrâ* fit paraître une « eau immense entre lui et son grand frère, et elle était pleine « de crocodiles ; l'un d'eux se trouva d'un côté, l'autre de l'au-« tre. Le grand frère étendit par deux fois la main contre « son cadet, mais ne le tua pas. Voilà ce qu'il fit.

24. « Son petit frère l'appela de la rive disant : « Reste là jus-« qu'à l'aube. Quand le disque solaire se lèvera, je plaiderai « avec toi, devant lui, et je rétablirai la vérité, car je ne serai « plus avec toi, jamais ; je ne serai plus dans les lieux où tu « seras ; j'irai au val du cèdre (1). »

25. « *Quand la terre s'éclaira et qu'un second jour fut,* Phrâ-« Harmakhouti s'étant levé, chacun d'eux aperçût l'autre.

26. « Le jeune homme parla à son grand frère disant « Pourquoi venir derrière moi, pour me tuer en fraude, sans « avoir entendu ce que ma bouche avait à dire? Mais, moi, je « suis bien ton petit frère ! mais toi, tu m'es bien comme un « père! mais ta femme m'est comme une mère ! Ne serait-ce « pas, après que tu m'eus envoyé pour apporter des semences, « que ta femme m'a dit : Viens, passons ensemble une heure, « couchons-nous ? Et voici, elle a tourné cela pour toi en au-« tre chose. »

27. « Il fit connaître à son grand frère tout ce qu'il y avait « eu entre lui et sa femme.

28. « Il jura par Phrâ-Harmakhouti disant : « Toi, être venu « derrière moi pour me tuer en fraude, t'être tenu le poignard « à la main, contre la porte, en embuscade, quelle infamie ! » « Il prit un couteau affilé, il se trancha le membre, il le jeta « à l'eau où le calmar le dévora ; il s'affaissa, il s'évanouit. Le « grand frère maudit son cœur beaucoup, beaucoup ; resta là « à pleurer tout haut, car il ne savait pas comment passer sur « la rive où était son petit frère, à cause des crocodiles.

29. « Son petit frère l'appela disant : « Ainsi tu t'es figuré « une mauvaise action ! Ainsi tu ne t'es pas rappelé une seule « bonne action ou une seule des choses que j'ai faites pour « toi ! Ah ! va-t'en à ta maison, soigne toi-même tes bestiaux,

ver et à son coucher. C'est *l'Armachis* des Grecs, lequel se trouvait personnifié dans le grand sphinx de Ghizeh.

1. Le val du cèdre, nous dit M. Maspero, paraît en rapport avec la *vallée* ou Ammon allait faire une visite annuelle. C'est un nom mystique de l'autre monde.

« car je ne demeurerai plus à l'endroit où tu seras. J'irai au « val du cèdre. Or, voici ce que tu feras pour moi : Tu viendras prendre soin de moi, si tu apprends qu'il m'est arrivé « quelque chose ; car j'enchanterai mon cœur, je le placerai « au sommet de la fleur du cèdre, et, si on coupe le cèdre, mon « cœur tombera à terre ; tu viendras le chercher ; quand tu passerais *sept années* à chercher, ne te rebute pas, mais une « fois que tu l'auras trouvé, mets-le dans un vase d'eau fraîche ; « certes, alors, je vivrai de nouveau, je révèlerai le mal qu'on « m'aura fait. Or, tu sauras qu'il m'est arrivé quelque chose, « lorsqu'on te mettra une cruche de bière dans la main et « qu'elle fera des bouillons ; ne reste pas un moment de plus « après que cela te sera arrivé. »

30. Il s'en alla au val du cèdre, et son grand frère retourna à « la maison, la main sur la tête, barbouillé de poussière. Lorsqu'il fut arrivé à la maison, il tua sa femme, la jeta aux « chiens, et demeura en deuil de son petit frère.

31. « *Et beaucoup de jours après cela*, le petit frère, étant « au val du cèdre, sans personne avec lui, passait la journée à « chasser les bêtes de la contrée, et venait coucher le soir, sous « le cèdre, au sommet de la fleur duquel son cœur était placé.

32. « *Et beaucoup de jours après cela*, il se construisit de sa « main, dans le val du cèdre, une villa remplie de toute bonne « chose, afin de s'y établir. Comme il sortait de sa villa, il « rencontra la neuvaine des dieux qui s'en allait régler les destins de la terre entière.

33. « Le cycle des dieux parla d'une seule voix, et lui dit : « Ah ! Bitaou, taureau du cycle des dieux, ne demeures-tu « pas seul, après avoir quitté ton pays devant la femme d'Anoupou, ton grand frère ? Voici, il a tué sa femme, car tu as révélé tout ce qui a été fait de mal contre toi. » Leur cœur en « était malade, beaucoup, beaucoup. Phrâ-Harmakhouti dit « à Khnoum : « Oh ! fabrique une femme à Bitaou, afin qu'il « ne reste pas seul. »

34. « Khnoum lui fit une compagne pour demeurer avec « lui, qui était parfaite en ses membres, plus que femme en « la terre entière, car tous les dieux étaient en elle.

35. « Les sept Hathors vinrent la voir et dirent d'une seule « bouche « Qu'elle meure de mort violente ! »

36. « Bitaou la désirait beaucoup, beaucoup : comme elle « demeurait dans sa maison, tandis qu'il passait le jour à « chasser les bêtes de la contrée, pour les amener devant elle,

« il lui dit : « Ne sors pas dehors, de peur que le fleuve t'enlève ; je ne saurais te délivrer, car je suis une femme tout « comme toi (1), et mon cœur est posé au sommet de la « fleur de cèdre, et si un autre le trouve, je me battrai avec « lui. »

37. « Il lui ouvrit son cœur sous toutes les formes.

38. « *Et beaucoup de jours après cela*, Bitaou étant allé à la « chasse, selon son habitude de chaque jour, comme la jeune « femme était sortie pour se promener sous le cèdre qui était « auprès de sa maison, voici : elle aperçut le fleuve qui tirait « vers elle ; elle se prit à courir devant lui, elle entra dans sa « maison.

39. « Le fleuve appela le cèdre disant : « Que je m'empare « d'elle ! » Le cèdre livra une boucle de ses cheveux.

40. « Le fleuve la porta en Égypte ; il la déposa au logis du « blanchisseur de Pharaon (vie, santé, force).

41. « L'odeur de la boucle de cheveux se mit dans les vête-« ments de Pharaon (vie, santé, force), l'on batailla avec les « blanchisseurs de Pharaon (vie, santé, force), disant : « Odeur « de parfum il y a dans les vêtements de Pharaon (vie, santé « force). » On se mit donc à batailler avec eux, chaque jour, et « ils ne savaient plus ce qu'ils faisaient, et le chef des blan-« chisseurs de Pharaon (vie, santé, force), vint au quai, car « son cœur était dégoûté beaucoup, beaucoup, des querelles « qu'on lui faisait chaque jour.

42. « Il s'arrêta, il se tint sur la berge, juste en face la bou-« cle de cheveux qui était dans l'eau ; il fit descendre quel-« qu'un ; on la lui apporta, trouvant qu'elle sentait bon beau-« coup, beaucoup, et lui, la porta à Pharaon (vie, santé, force).

43. « On emmena les magiciens de Pharaon (vie, santé, force).

44. « Ils dirent à Pharaon : « Cette boucle de cheveux appartient « à une fille de Phrâ-Harmakhouti qui a en elle l'essence de « tous les dieux. O toi à qui la terre étrangère rend hommage, « que des messagers aillent vers toute terre étrangère pour « chercher cette fille, et le messager qui ira au val du cèdre, « que beaucoup d'hommes aillent avec lui pour la ramener. » « Voici que Sa Majesté dit : « C'est parfait, parfait, ce que nous « avons dit. » On fit partir les messagers.

45. « *Et beaucoup de jours après cela*, les hommes qui étaient « allés vers la terre étrangère, vinrent faire rapport à Sa Majesté

1. Bitaou s'était mutilé lui-même.

« Mais ceux qui étaient allés vers le val du cèdre ne revinrent « pas : Bitaou les avait tués, ne laissant qu'un seul d'entre eux « pour faire son rapport à Sa Majesté.

46. « Sa Majesté fit partir beaucoup d'archers, avec des « hommes de char, pour ramener la fille des dieux; une femme « était avec eux, et il lui donna tous les beaux affiquets « d'une femme.

47. « Cette femme vint en Égypte avec la fille des dieux et « on se réjouit d'elle dans la terre entière.

48. « Sa Majesté l'aima beaucoup, beaucoup, et *on* la salua « *grande favorite* (1).

49. « On lui parla pour lui faire dire la condition de son « mari, et elle dit à Sa Majesté : « Qu'on coupe le cèdre et qu'on « le détruise ! » On fit aller les archers avec leurs outils pour « couper le cèdre; ils arrivèrent au cèdre, ils coupèrent la « fleur sur laquelle était le cœur de Bitaou, et il tomba mort « en cette male heure. »

50. « *Et quand la terre s'éclaira et qu'un second jour fut*, « après que le cèdre eût été coupé, comme Anoupou, le grand « frère de Bitaou, entrait dans sa maison et s'asseyait, ayant « lavé ses mains, on lui donna une cruche de bière et elle fit « des bouillons ; on lui en donna une autre de vin et elle se « troubla.

51. « Il prit son bâton avec ses sandales, il se mit à marcher « vers le val du cèdre, entra dans la villa de son petit frère et « trouva son petit frère étendu sur sa natte, mort. Il pleura « quand il aperçut son petit frère étendu mort ; il s'en alla pour « chercher le cœur de son petit frère sous le cèdre à l'abri du- « quel son petit frère couchait le soir. Il fit trois années de re- « cherches sans rien trouver. Et il entamait la quatrième année, « quand le cœur de son petit frère désira venir en Égypte, et « dit : « J'irai demain. » Ainsi dit-il en son cœur.

52. « *Et quand la terre s'éclaira et qu'un second jour fut,* « Anoupou alla sous le cèdre, passa son temps à chercher de » nouveau ; il trouva une baie, la retourna sens dessus dessous, « et, voici, c'était le cœur de son petit frère. Il apporta une tasse « d'eau fraîche, l'y jeta et s'assit selon son habitude de chaque « jour.

53. « Et lorsque la nuit fut, le cœur ayant bu l'eau, Bitaou « tressaillit de tous ses membres, se mit à regarder fixement

1. *On* est ici une formule de respect pour désigner le Pharaon.

« son frère aîné, puis défaillit. Anoupou, le grand frère, saisit « la tasse d'eau fraîche où était le cœur de son petit frère ; celui-« ci but, son cœur fut en sa place, et lui, devint comme il était « autrefois.

54. « Chacun d'eux embrassa l'autre, chacun parla avec son « compagnon.

55. « Bitaou dit à son grand frère : « Voici, je vais devenir « un grand taureau qui sera de tous les bons poils, et dont on « ne connaîtra pas la nature. Toi, assieds-toi sur mon dos, « quand le soleil se lèvera, et lorsque nous serons au lieu où « est ma femme, je révélerai tout le mal qui m'a été fait : toi, « conduis-moi au lieu où l'*on* (1) est, et on te fera toute bonne « chose, on te chargera d'argent et d'or pour m'avoir amené « à Pharaon, car je serai un grand miracle et on se réjouira « de moi dans la terre entière, puis tu t'en iras dans ton « bourg. »

56. « *Et quand la terre s'éclaira et qu'un second jour fut,* « Bitaou se changea en la forme qu'il avait dite à son grand « frère. Anoupou, le grand frère, s'assit sur son dos, à l'aube, « et arriva à l'endroit où l'*on* était. On le fit remarquer à Sa « Majesté. Elle le regarda, elle entra en liesse beaucoup, beau-« coup; elle lui fit grand'fête, beaucoup, beaucoup, disant : « C'est un grand miracle qui se produit » et on se réjouit beau-« coup dans la terre entière.

57. « On chargea d'argent et d'or le grand frère, qui s'établit « dans son bourg ; on lui donna des gens nombreux, des biens « nombreux, et Pharaon l'aima beaucoup, beaucoup, plus que « tout autre homme en la terre entière.

58. « *Et beaucoup de jours après cela,* le taureau entra dans le « harem, se tint à l'endroit où était la favorite, se mit à lui « parler, disant : « Vois, je viens à présent. » Elle lui dit : « Toi, qui es-tu donc? » Il lui dit : « Moi, je suis Bitaou. Tu « savais que si tu laissais abattre le cèdre par Pharaon, c'en « serait fait de moi, si bien que je ne pusse plus vivre, et vois, je « vis à présent, je suis taureau. »

59. « La favorite eut peur beaucoup, beaucoup, du propos « que lui avait tenu son mari.

60. « Il sortit du harem, et Sa Majesté vint passer un jour « heureux avec elle. Elle fut à la table de Sa Majesté et on fut « bon pour elle, beaucoup, beaucoup.

1. *On* désigne toujours ici le Pharaon.

61. « Elle dit à Sa Majesté : « Jure-moi par dieu, disant : Ce « que tu me diras, je l'écouterai pour toi. » Il écouta tout ce « qu'elle disait : « Qu'il me soit donné de manger le foie de ce « taureau, car on n'en fera jamais rien. » C'est ainsi qu'elle lui « parla. On s'affligea de ce qu'elle disait, beaucoup, beau- « coup, et le cœur de Pharaon en fut malade beaucoup, beau- « coup.

62. « *Et quand la terre s'éclaira et qu'un second jour fut*, on cé- « lébra une grande fête d'offrandes en l'honneur du taureau, et « on envoya un des premiers officiers de Sa Majesté pour le « faire égorger. Or, après qu'on l'eût fait égorger, comme il « était sur l'épaule des hommes qui l'emportaient, il secoua « son cou, il laissa tomber deux gouttes de sang vers les deux « grands perrons de Sa Majesté. L'une d'elles fut d'un côté de « la grande porte de Pharaon, l'autre de l'autre côté et elles « poussèrent en deux grands perséas, dont chacun était de la « plus grande beauté.

63. « On alla à Sa Majesté : « Deux grands perséas ont « poussé en grand miracle pour Sa Majesté, pendant la nuit, « à côté de la grande porte de Sa Majesté. » Et on se réjouit à « cause d'eux, dans la terre entière, et on leur fit des of- « frandes.

64. « *Et beaucoup de jours après cela*, Sa Majesté sortit du por- « tail de lapis-lazuli, le cou ceint de guirlandes de toutes « sortes de fleurs : elle était sur un char de vermeil et sortit du « palais royal pour aller voir les perséas.

65. « La favorite sortit sur un char à deux chevaux, à la « suite de Pharaon.

66. « Sa Majesté s'assit sous un des perséas ; la favorite sous « l'autre. Quand elle fut assise, le perséa se mit à parler à sa « femme : « Ah perfide! je suis Bitaou, et je vis en dépit de « toi. Tu savais qu'en faisant couper le cèdre par Pharaon, « c'en serait fait de moi ; je suis devenu taureau et tu m'as fait « tuer. »

67. « *Et beaucoup de jours après cela*, comme la favorite était « à la table de Sa Majesté, et qu'on était bon pour elle, elle « dit à Sa Majesté : « Jure moi par Dieu, disant : Ce que me « dira la favorite, je l'écouterai pour elle, dis! » Il écouta tout « ce qu'elle disait. Elle dit : « Qu'on abatte ces deux perséas, « qu'on en fasse de bonnes planches.

68. « On écouta tout ce qu'elle disait.

69. « *Et beaucoup de jours après cela*, Sa Majesté envoya des

« ouvriers habiles; on coupa les deux perséas de Pharaon, et « se tenait là, regardant faire, la royale épouse, la favorite.

70. « Un copeau s'envola, entra dans la bouche de la favo- « rite.

71. « Elle l'avala et conçut.

72. « On façonna les poutres, on en fit tout ce qu'elle « voulut.

73. « *Et beaucoup de jours après cela,* elle mit au monde un « enfant mâle; et on alla dire à Sa Majesté : « Il t'est né un « enfant mâle! »

74. « On l'apporta, on lui donna des nourrices et des re- « mueuses. On se réjouit dans la terre entière. On se mit à « faire un jour de fête, on commença d'être en son nom (1). Sa « Majesté l'aima beaucoup, beaucoup sur l'heure, et on le sa- « lua *Fils royal de Kousch* (2).

75. « *Et beaucoup de jours après cela,* Sa Majesté le fit le prince « héritier de la terre entière.

76. « *Et beaucoup de jours après cela,* quand il fut resté beau- « coup d'années prince héritier de la terre entière, Sa Majesté « s'envola vers le ciel.

77. « Bitaou dit : « Qu'on m'amène les grands conseillers de « Sa Majesté, que je les instruise de tout ce qui s'est passé à « mon sujet. »

78. « On lui amena sa femme; il plaida contre elle, par de- « vant eux; on exécuta leur sentence. On lui amena son grand « frère, et il le fit prince héritier de la terre entière. Il fut vingt « ans roi d'Égypte, puis passa de la vie et son grand frère fut « en sa place dès le jour des funérailles.

« Il est fini en paix, ce livre, pour le compte du scribe tréso- « rier Qagabou, du trésor de Pharaon, du scribe Hori, du « scribe Meremapt, fait par le scribe Ennatu, le maître des « livres. Quiconque parle de ce livre, Thot soit son allié. »

1. Cette phrase obscure, nous dit M. Maspero, semble signifier que l'on commença à donner le nom du jeune prince aux enfants qui naquirent après lui, ou que l'on commença à mettre son nom dans le protocole des actes publics.

2. Un des princes de la famille royale, nous dit le même auteur, *le fils royal de Kousch* était à proprement parler le gouverneur de *Kousch* (l'Éthiopie). En réalité, ce titre pouvait n'être qu'honorifique. Arrivé à un certain âge, l'héritier du trône faisait d'ordinaire son apprentissage du métier de roi, en gouvernant la région du Haut-Nil, les provinces au sud des cataractes.

Un savant ecclésiastique, trop tôt enlevé aux études orientales, reconnaît dans ce vieux récit égyptien, le vénérable ancêtre de tous nos romans. L'art du narrateur lui semble, et avec raison, bien peu développé encore. « L'auteur, nous dit-« il, se contente d'enfiler l'un après l'autre des récits venus « de sources différentes, et il serait facile de détacher de l'en-« semble chaque pièce juxtaposée dans cette marqueterie (1). »

Impossible, à notre avis, de donner une idée plus juste de l'ouvrage en question. Du premier coup d'œil, on le reconnaît formé de deux parties assez faiblement rattachées l'une à l'autre. La première offre une frappante analogie avec le récit biblique concernant le patriarche Joseph. Quant à la seconde, consacrée surtout à l'histoire de l'épouse de Bitaou, elle présente une couleur égyptienne plus prononcée. Enfin, disséminés çà et là, dans tout le cours du roman, beaucoup de passages nous rappelleront les croyances, la théologie, non point spécialement des Hébreux, mais du monde sémitique en général.

Quelques écrivains se sont empressés de conclure de tout ceci que l'histoire de Joseph avait certainement été empruntée aux récits populaires en vigueur chez les riverains du Nil et que, par suite, elle ne mérite d'être considérée que comme une pure fiction.

On ne saurait, croyons-nous, se montrer plus téméraire dans sa façon de raisonner. D'abord, la rédaction du roman peut, avec un degré suffisant de certitude, être reportée au temps de l'Exode, plus de trois siècles, par conséquent, après la mort de Joseph.

Alors régnait en Égypte cet engouement pour les choses sémitiques qui dura deux ou trois siècles. Les scribes remplissaient leurs livres d'expressions, de tournures même d'origine chananéenne, qui souvent prenaient la place de vieux termes indigènes, à peu près de la même façon que nos *sportsmen*, lesquels se plaisent à émailler leurs discours de vocables anglais. Cela est tellement sensible dans l'ouvrage du scribe Ennatu que l'on a cru y voir la preuve de son origine sémitique, malgré la physionomie toute égyptienne de son nom.

Nous n'avons point à examiner ici ce qu'il y aurait de soutenable dans une telle hypothèse. Faisons observer seulement, que cette tendance, manifestée par les Égyptiens, à faire des

1. L'abbé V. Ancessi, *Job et l'Égypte,* chap. VIII, p. 245, en note. Paris, 1877.

emprunts à leurs voisins du nord-est, ne devait pas évidemment se borner au vocabulaire. Moins civilisés sans doute que les sujets des Pharaons, les fils de Sem, supérieurs à ces derniers, par leur énergie et les facultés de leur esprit, ont de tout temps exercé sur eux une influence considérable. Impossible qu'un auteur à la recherche de faits merveilleux tel que notre scribe, n'ait point eu quelque connaissance de ceux que renfermait l'histoire des Hébreux et qu'il n'en ait point été vivement frappé.

D'ailleurs, on constate dans son récit, cette tendance à enchérir sur la narration primitive, à exagérer la part du merveilleux qui caractérise d'ordinaire les ouvrages tout comme les systèmes religieux de seconde main. C'est ainsi, par exemple, que dans les légendes bouddhiques postérieures à notre ère, et chez lesquelles l'influence chrétienne se fait incontestablement sentir, l'on nous représente le Bouddha servi pendant sept jours par les dieux qui répandent sur lui des fleurs et des parfums, après qu'il fût sorti victorieux des embûches que lui tendait *Mâra* ou le mauvais esprit (1). C'est une véritable amplification du récit évangélique, lequel nous dépeint des anges occupés à *servir* le Christ, à la suite de sa tentation et de son jeûne de quarante jours dans le désert.

Rien n'était plus étranger au bouddhisme primitif que l'idée d'un pontificat suprême et universel, tel que celui du pape dans l'Église catholique. On ne saurait douter, toutefois, que l'influence des idées chrétiennes ne se soit fait sentir dans cette branche réformée de la religion bouddhiste, connue sous le nom de lamisme et qu domine notamment au Tibet. Aujourd'hui, il ne suffit pas aux habitants de cette région que le Dalaï-Lama soit le chef de leur religion, comme le pape l'est chez nous. Ils se plaisent à voir en lui, non seulement le représentant légitime de Bouddha, mais encore son incarnation véritable (2).

L'on a, depuis longtemps, constaté la ressemblance des cérémonies du culte zoroastrien avec la messe des catholiques, et nous croirions d'autant plus volontiers sur ce point à un emprunt fait par les Perses aux chrétiens, qu'en définitive la rédaction des livres sacrés des adorateurs du feu mérite d'être considérée

1. M. Ch. Schœbel, *le Bouddha et le Bouddhisme*, chap. v, p. 132. Paris, 1857.

2. *Ibid., ibid.*, chap. VI, p. 137.

comme assez récente. Au dire de quelques érudits, elle ne daterait que du IVe siècle de notre ère et serait postérieure au concile de Nicée. Mais voici le point qui nous paraît le plus significatif. De même que chez nous, le prêtre validement ordonné peut seul consacrer les saintes espèces, de même il n'y a que le *Mobed* qui, chez les Guèbres, ait droit de consacrer le *Myazda* ou offrande de viande cuite et de la faire goûter aux assistants (1).

A cet égard, ne dirait-on pas que l'on a voulu enchérir sur le cérémonial chrétien, d'après lequel le corps du Christ est présenté aux fidèles sous l'espèce du pain ?

Pour en revenir à notre roman, la tendance à amplifier les détails du récit biblique nous semble évidente. D'après Moïse, Joseph n'est que le fils d'un patriarche du pays de Chanaan. Bitaou, nous le verrons tout à l'heure, est un grand dieu. Le fils de Jacob se borne à repousser les sollicitations de l'épouse de Putiphar, tandis que le petit frère d'Anoupou pousse la délicatesse jusqu'à promettre à la compagne de son aîné le silence sur ses coupables propositions. On se contente de jeter en prison l'intendant réputé criminel : Bitaou, lui, court risque de la vie, et n'échappe que par miracle, c'est le cas de le dire, à la colère de l'époux irrité. Si Joseph laisse son manteau entre les mains de l'Égyptienne, le héros de notre conte abandonne bien autre chose, puisqu'il se mutile lui-même. Ajoutons que ces sévices volontaires pratiqués comme preuve de chasteté et afin de détourner des soupçons jaloux, ont toujours passé pour des actes éminemment héroïques aux yeux des Orientaux. Cela se conçoit, au reste, facilement. Ces peuples n'ont-ils pas, dès la plus haute antiquité, eu l'habitude de confier la garde de leurs compagnes à des personnages dont ils savent bien n'avoir rien à redouter ? Rappelerons-nous ici l'histoire de *Combabus*, l'ami du roi Antiochus, rapportée par Lucien et mise en vers par le poète allemand Wieland.

Il ne faudrait pas croire, d'ailleurs, que ces mutilations aient eu pour but original simplement d'enlever tout prétexte aux craintes de maris trop ombrageux. Les premiers eunuques furent certainement des prêtres. L'on conçoit que dans l'esprit d'une religion admettant la suprématie du principe femelle sur le principe mâle, se priver de la virilité, se rendre autant que

1. M. l'abbé C. de Harlez, *Avesta*, t. II ; introduction, p. 15. Liège, 1876.

possible semblable à la femme, devait passer pour la plus méritoire de toutes les œuvres. C'est précisément chez les peuples professant les croyances empreintes d'un caractère gynécocratique que nous retrouvons les corporations sacerdotales composées de castrats. Citons, par exemple, les Galles de Phrygie ou prêtres de Cybèle qui se vêtissaient d'habits de femme, se mutilaient eux-mêmes dans leurs orgies sacrées, à l'exemple de leur dieu Attys (1). L'histoire d'Esmounos (Eschmoun) ou Asklepios, telle que la raconte Proclus et qui paraît avoir eu son berceau à Sidon, indique aussi dans la religion phénicienne, l'existence d'un ancien fonds gynécocratique. On sait qu'Eschmoun, qui était le dernier et le plus charmant des fils de Sadycos (Çüdüq), inspira une violente passion à la déesse Astronome (Hashtar Nokhemâ). Poursuivi un jour par elle et se voyant sur le point d'être atteint, il se mutila lui-même d'un coup de hache, plutôt que de s'exposer à violer les lois de la chasteté.

Plusieurs particularités démontrent que la croyance à la suprématie du principe femelle avait pénétré jusque sur les bords du Nil. Bornons-nous à citer ce seul fait que d'ordinaire, dans les manuscrits égyptiens, le nom de la mère se trouve toujours cité avant celui du père. Il en était tout à fait de même, on le sait, chez les anciens Étrusques, et cela pour une raison identique.

Enfin, les vestiges de gynécocratie abondent, on peut le dire, dans toutes les religions de l'Asie occidentale. Nous n'en voulons pour preuve que la primauté accordée à la lune par les Chaldéens, à la terre par les Phrygiens sur le soleil, représentant naturel du principe mâle (2). M. d'Eckstein voyait là, on le sait, une preuve de l'influence exercée par les mystérieux Kouschites, ces Pélages de l'Orient, ces civilisateurs de l'ancien monde (3). Il peut bien en être ainsi, mais, avouons-le franchement, nous ne sommes pas bien certains que la secte indoue des Wischnouvites, laquelle vénère le *Yoni* et le principe femelle, par opposition aux Ciwaïtes adorateurs du *Lingam* et du principe mâle, remonte jusqu'à l'époque de la domination des enfants

1. Arnobe, *Contra gentes*, lib. 8.

2. M. Fr. Lenormant, *Les Origines de l'histoire, etc.*, p. 566; appendice. Paris 1880.

3. M. Fr. Lenormant, *Les Origines de l'histoire*, chap. IV, p. 167, *Ibid.*, appendice, p. 525. — *Le Fils de la Vierge*, p. 17. (Extrait des *Mémoires de la Société havraise*, année 1879.)

de Kousch. Au sein de religions fon[illegible]ques érudits, elle ne date-
le culte des forces cosmiques, il est natur[illegible]it postérieure au
gissent, différant d'opinion sur la primauté [illegible] paraît le plus
ou l'autre des deux sexes. [illegible]lidement

Le mythe grec, d'origine très probablement, ou plutôt très certainement orientale, et d'après lequel Jupiter, après avoir vaincu son père Kronos, l'aurait mutilé, renfermerait-il une allusion plus ou moins obscure au triomphe des religions et races helléniques sur celles des Pélages, dont certains se plaisent à faire des enfants de Cham et, par suite, peut-être, des Kouschites?

Quoi qu'il en soit, ce roman des deux frères dans lequel on a voulu chercher un argument contre la véracité de nos livres saints, nous semble, au contraire, fournir de leur authenticité la preuve la plus éclatante, preuve que, pour une raison facile à comprendre, ne pouvaient donner ni les monuments purement historiques ni les inscriptions des temples. Passons maintenant à ce que nous pourrions appeler la partie purement égyptienne de notre conte.

Que les deux frères dont on nous parle ne soient autre chose que des divinités, cela ressort de tout le récit. Sans doute, ils mènent la vie de riches fermiers des rives du Nil; mais la mythologie grecque ne nous montre-t-elle pas Apollon gardant les troupeaux d'Admète, Vulcain s'occupant à ses travaux de forge? De même, dans les traditions indoues, Krishna encore adolescent est représenté comme le plus beau et le plus aimable des bergers. D'ailleurs, le scribe n'a point prétendu cacher la haute situation des héros de son récit, puisqu'il désigne le grand du nom d'*Anoupou*, c'est-à-dire Anubis. Il est néanmoins étrange qu'ici on nous le donne comme l'aîné de Bitaou qui, nous l'allons voir tout à l'heure, n'est autre chose qu'Osiris. D'ordinaire, Anubis est considéré plutôt comme le fils de ce dernier dieu, et né de son adultère avec Nephthys, l'épouse de Typhon. Mais nous verrons bien que ce n'est pas la seule liberté que prenne notre auteur avec les croyances de son pays.

L'identité de Bitaou avec Osiris ne saurait, à notre avis, faire l'objet du moindre doute. Mais pour la faire ressortir d'une façon indiscutable, étudions plus en détail le caractère propre du grand dieu égyptien.

On sait que dans la mythologie chaldéenne ou plutôt sémitique, essentiellement dualiste dans son principe et qui servit

possible semblable à la tem... pythagoricienne, on regardait le toire de toutes les ...rogyne; les deux éléments placés dans l'hé-fessant les croy...eur, bienfaisant, lumineux, masculin et tendant que nous ...taient l'air et le feu. L'on attribuait à l'hémisphère opposé, considéré comme malfaisant, femelle, obscur et tendant en bas, l'élément de l'eau et celui de la terre (1). Les constellations elles-mêmes se divisaient en mâles et femelles (2). Le taureau spécialement passait pour féminin, et le bélier pour masculin. Mais ces malheureux éléments, eux-mêmes, n'avaient point tous, si nous osons nous servir de cette expression, une valeur absolue. Si le feu et la terre restaient, le premier constamment mâle, le second toujours femelle, il en était un peu autrement de l'air et de l'eau (3). Appartenant au monde supérieur, l'air était la femelle du feu; et de son côté l'eau était considérée comme l'époux de la terre, puisqu'elle la rend féconde. Par une extension des mêmes procédés de symbolique, on faisait du taureau l'emblème de l'élément humide, tandis que le lion devenait celui du principe solaire et igné. Ajoutons que la lune, épouse du soleil et planète humide par excellence, paraît avoir joué quelquefois, tout comme l'eau au moins, le rôle de mâle par rapport à la terre. En effet, la croyance populaire n'a-t-elle pas de tout temps, et ne continue-t-elle pas à attribuer un certain rôle à l'astre des nuits, dans le développement de la végétation? Étant donné le goût des Orientaux pour tout ce qui est symbole, nous serions fort porté à croire que dès une époque assez reculée, chacun des éléments avait été associé à l'un des différents points de l'espace. C'est ce qui a lieu maintenant encore chez les Chinois, ce qui avait lieu chez les populations de la Nouvelle Espagne, lors de la découverte. Ces nations n'ont fait, suivant toute apparence, que s'approprier les procédés en vigueur chez leurs maîtres en fait de science cabalistique, les sémites de l'Asie occidentale. Toutefois l'examen de cette question nous entraînerait trop loin.

Mais précisément tout dans le mythe osirien paraît s'expli-

1. M. Fr. Lenormant, *Les Origines de l'histoire* (appendices, p. 531.)

2. *Ibid.*, p. 594.

3. *Philosophumena*, IV, 43, p. 78. (Édit. Miller.) — M. de Vogué, *Inscriptions phéniciennes de l'île de Chypre*, p. 147 du *Journ. Asiastique* (Août 1867). — *De quelques idées symboliques se rattachant aux douze noms des fils de Jacob*, p. 245 du 3e vol. des *Actes de la Société philologique*. (Année 1873-74.)

quer, on ne peut plus facilement, par les données de la mythologie sémitique. Nous dirons tout à l'heure quelques mots sur l'accord surprenant qui se manifeste entre le fond des croyances chez les riverains du Nil et chez les Sémites, aussi bien qu'entre leurs langues.

Quoi qu'il en soit, le fils de Rhéa, comme déité terrestre, personnifie le Nil, qualifié parfois d'*écoulement d'Osiris* (1). En cette qualité, il devenait l'époux d'Isis, la terre noire et fertile de la vallée égyptienne, que le grand fleuve féconde par ses inondations. On figurait Osiris brun parce que l'eau noircit les objets qu'elle imbibe. D'ailleurs n'était-il pas, pour ainsi dire, le père des Égyptiens qui sont toujours peints en rouge sombre sur leurs monuments, tandis que les Sémites apparaissent caractérisés par la couleur jaune et les habitants des îles septentrionales, sans doute de race européenne, par leur teinte plus ou moins blafarde? Naturellement, on voyait dans ce dieu le patron de l'agriculture, l'auteur de toute civilisation, le génie bienveillant par excellence. Voilà, sans doute, pourquoi Diodore de Sicile nous le représente quittant l'Égypte où il régnait et avait fait élever des digues contre les inondations fluviales, afin de conquérir l'univers. Inutile d'ajouter que jamais conquête ne fut plus pacifique. A la tête d'une armée d'hommes et de femmes, il parcourt l'Arabie, les Indes, la Thrace, initiant partout les peuples encore entièrement sauvages aux bienfaits de la vie policée. Vraisemblablement, c'est le souvenir du Thrace Orphée qui a amené la mention de ce dernier pays sous la plume de Diodore. Effectivement, le rôle civilisateur attribué à l'époux d'Eurydice rappelle beaucoup celui que l'on faisait jouer à Osiris.

Le taureau, de tous les animaux le plus utile à l'agriculteur, cet emblème de l'élément humide, devenait, pour ainsi dire, la personnification du dieu égyptien. L'on considérait le bœuf Apis, vénéré à Memphis et né d'une génisse vierge, fécondée par le souffle de *Phtha*, le dieu de la foudre, le grand démiurge, comme une véritable incarnation d'Osiris. Il en était de même, quoique à un degré moindre, du taureau Mnévis, adoré à Héliopolis. Quelques-uns même voyaient en lui le père d'Apis.

En qualité de dieu céleste, Osiris n'était autre chose que le soleil nocturne, assimilé en quelque sorte à la lune, mais qui renaît chaque matin, et la lune masculine par opposition à la

1. Plutarque, *De Iside et Osiride*.

lune femelle qui est Isis. De même que l'astre du jour disparaît à l'approche des ténèbres et perd sa force, de même le fils de Rhéa succombe sous les coups de Typhon ou Set. Il est mis à mort et privé de sa virilité. Cela ne l'empêche pas toutefois de ressusciter, pour exciter son fils Horus (le soleil levant) à châtier le meurtrier et de rendre son épouse, mère de deux nouveaux fils.

C'est, qu'en effet, le caractère bienveillant d'Osiris ne nuit point à son rôle de vengeur du crime. Image anticipée, pour ainsi dire, du Christ, il apparaît à la fois comme Sauveur, rédempteur des hommes et comme juge des morts. Mais ici nous s rtons de la donnée purement matérialiste, et il serait fort possible, comme l'admet l'abbé Ancessi, que sur ce point la légende égyptienne ait conservé quelques vestiges des antiques prophéties adressées aux premiers hommes sur le Messie à venir.

Pour en revenir au personnage de Bitaou, tout en lui rappelle Osiris ; citons, par exemple, son goût pour l'agriculture et la bonté dont il fait preuve à l'égard de son grand frère ; ses persécutions imméritées, sa mutilation, sa mort et sa résurrection sous forme d'un taureau, suivie du triomphe final.

La façon dont il se venge de la criminelle favorite de Pharaon, en la faisant mettre à mort après avoir plaidé contre elle, nous fait songer naturellement à la conduite du dieu égyptien incitant son fils à châtier Typhon et à son rôle de juge des morts, qu'il condamne ou absout à la suite d'un débat judiciaire en règle. En un mot, l'auteur a fait de l'evhémérisme et réduit à des proportions plus humaines les récits de la mythologie.

Dans la favorite elle-même, il serait difficile de ne point reconnaître Isis, mais dépouillée de son caractère bienveillant, pour devenir un personnage néfaste. Son départ du pays de son époux pour aller à la cour de Pharaon n'est autre chose qu'une répétition de la fuite d'Isis à Byblos, après la mort d'Osiris, où elle est accueillie par le roi et la reine de ce pays. C'est le parfum répandu par une boucle de ses cheveux qui décide le Pharaon à envoyer à la recherche de la compagne de Bitaou. De même c'est en répandant « une merveilleuse et « souëfve odeur » sur les femmes de la reine de Byblos et en leur « accoustrant les tresses de leurs cheuveux », qu'Isis se fait admettre au service d'Astarté, reine de Byblos. L'épouse de Bitaou ordonne la mort de son époux, transformé en Perséa.

La compagne d'Osiris fait couper le tamarix qui avait poussé autour du coffre de la momie de ce dieu. Enfin, si Osiris rend encore, après sa mort et sa mutilation, sa compagne mère de deux fils, Helitomenus et Harpocrate ou *Hor-pe-Chrouti* (Horus enfant), c'est également dans les mêmes circonstances que Bitaou s'engendre lui-même dans le sein de la maîtresse du roi.

Il est vrai que dans notre conte, il ne s'agit point, à proprement parler, d'une naissance virginale, mais plutôt d'une scène de métempsycose, tandis qu'Apis, comme incarnation d'Osiris doit naître d'une génisse vierge ; mais de part et d'autre, il s'agit de naissances miraculeuses. L'auteur égyptien aura confondu ensemble la légende relative à la résurrection d'Osiris et celle qui se rapporte à la conception du taureau sacré. Ces mélanges de données présentant entre elles quelque affinité ne sont point un fait rare dans l'histoire des mythes. Ne voyons-nous pas les Montagnais (1) du Canada confondre la tradition du déluge avec celle de la création de la terre, au moyen d'un peu de limon tiré du fond de la mer, et qui, primitivement, en était bien distincte ?

L'abbé Ancessi signale dans le *Roman des deux frères*, un souvenir plus ou moins précis de plusieurs des traditions racontées dans la *Genèse*. « La création de la femme, nous dit-il, « le langage du cycle divin sur l'isolement de l'homme, la « tristesse des dieux, ces mots au pluriel ; *allons et faisons-lui* « une compagne, ces paroles prononcées d'*une même bouche*, « l'intervention des mauvais génies, la malédiction qui tombe « sur la femme, sa facile désobéissance, ses malheurs, sa réha- « bilitation tardive, paraissent de vagues réminiscences des « récits asiatiques. Comment ne pas rapprocher ces divins voya- « geurs qui s'en vont, règlent les destinées du monde, promet- « tent un fils à Sara et donnent une femme à Bitaou ? » Sans exagérer la valeur de ces ressemblances, il nous semble impossible de ne les point signaler à l'attention des érudits.

Ne serions-nous pas en droit de voir aussi dans les sept Hathors qui annoncent la mort violente de la compagne de Bitaou, douée par les dieux de toutes les perfections, le prototype de ces méchantes fées qui rendent nul par des dons funestes, l'effet de la protection de leurs bienveillantes campagnes ? Fai-

1. M. D. Brinton, *The Myths of the New World*, chap. VII, p. 209. New-York, 1868.

sons observer que chez les Sémites, si le nombre sept est par excellence le nombre divin, il devient parfois aussi celui des esprits malfaisants. La mythologie chaldéenne nous parle de la lutte des *sept* esprits mauvais, fils d'Anou, contre le dieu *Shin* (la lune) (1). Ainsi, dans l'Évangile, on nous entretient des sept esprits méchants qui envahissent l'âme de l'homme, lorsqu'il vient de se réconcilier avec Dieu.

De même pour le nombre 9 et l'ennéade : « La triade des dieux, « nous dit M. Maspéro, triplée en chacune de ses personnes, « formait un ensemble théorique de neuf personnes divines « qu'on appelait *Paût nuteru*, l'ennéade, la neuvaine des dieux. » Précisément, la religion chaldéenne nous présente les trois triades de déités cosmiques, supérieures aux dieux planétaires (2) et aux génies locaux. Cette conception ne serait pas même absolument étrangère au dogme catholique, puisque certains théologiens considèrent chacune des personnes de la Trinité non seulement en elle-même, mais encore dans ses rapports avec les deux autres, soit isolées, soit réunies.

Devons nous voir dans toutes ces analogies, la preuve d'une antique communauté de croyances entre les enfants de Sem et ceux de Cham, et nous reporteraient-elles à cette époque reculée où les uns et les autres n'ayant point encore quitté leur patrie primitive, ne formaient qu'une seule tribu? De bons esprits ont pu le supposer, l'unité primordiale des dialectes sémitiques et de ceux de l'Afrique boréale étant aujourd'hui chose à peu près démontrée. Nous pencherions, toutefois, pour l'opinion opposée et admettrions volontiers que, dès les temps les plus anciens, les races syro-arabes durent, même au point de vue dogmatique, exercer une influence notable sur les habitants de la vallée du Nil. A côté d'éléments certainement communs aux deux souches d'idiomes, tels que les pronoms, le vocabulaire égyptien semble renfermer un certain nombre de termes fort anciens dans la langue, mais dont l'origine chananéenne ne saurait guère être contestée. On a tout lieu de penser que le nom du dieu *Set*, l'adversaire d'Osiris, qui aujourd'hui s'explique étymologiquement par la langue égyptienne, est cependant sémitique d'origine et doit être rapproché du Schêth biblique, le troisième fils d'Adam. Quelques érudits avaient même voulu y voir une simple altération de l'hébreu *Schaddaï* « le Tout-

1. M. Fr. Lenormant, *Les Origines de l'histoire*, p 364.
2. *Ibid.*; append., p. 525 et suiv.

puissant, » employé par nos livres saints comme épithète de Jéhovah.

De même pour la déesse *Hathor* dont le nom se traduit littéralement en égyptien par « habitation d'Horus », mais qui pourrait n'être autre chose, au fond, que l'Astarté phénicienne, la *Hathtar* himyarite. Les habitants de la vallée du Nil se seraient donc permis de véritables calembourgs pour rendre significatifs, dans leur propre langue, des termes d'origine étrangère et dont ils ignoraient la valeur originelle. N'oublions point, en effet, le rôle immense que le calembourg a joué dans la formation des légendes. Certainement M. Max Mueller n'a pas de beaucoup forcé la vérité en qualifiant la mythologie de maladie du langage. Il se serait donc passé pour l'Égypte quelque chose d'analogue à ce qui a eu lieu chez les Japonais. L'intrusion de l'élément chinois a été tellement profonde chez ce dernier peuple que ce sont les principes de la philosophie du céleste empire que nous retrouvons dans les plus antiques légendes du Japon.

N'oublions point, du reste, que *Set* et *Hathor* semblent avoir été d'abord les divinités particulières aux populations demi sémitisées du Delta, spécialement aux Anous, probablement frères des *On* du Sinaï, contre lesquels le vieux Pharaon Schoufou eut des guerres à soutenir. C'est qu'en définitive tout nous porte à voir dans les Égyptiens, non point une race pure, mais un mélange à doses plus ou moins inégales d'éléments sémitiques et d'éléments chamites, peut-être superposés à un vieux fonds d'origine boschesmane ou hottentote. Nous reconnaîtrions plus volontiers dans ces riverains du lac Menzaleh, encore aujourd'hui reconnaissables à leurs traits accentués, à leur physionomie pour ainsi dire chananéenne (1), des descendants des antiques Anous que ceux des Hycksos, ou des Hébreux, qui ne purent guère rester en Égypte qu'à l'état d'individus isolés. Partant de là, on pourrait se demander si le récit de la lutte de Typhon contre Osiris ne renferme point, entre autres choses, le souvenir de celles qu'auraient eu à soutenir les tribus du Delta, adoratrices du Dieu *Set* contre les habitants de la haute Égypte qui vénéraient le Thébain Osiris? Ce serait, pour ainsi dire, l'équivalent des guerres religieuses qui ensanglantèrent la Nouvelle Espagne, par suite de la rivalité entre les sectateurs

1. M. Fr. Lenormant, *Les premières Civilisations*, p. 209. Paris, 1874.

de l'Oriental Quetzalcoatl, et ceux de Tezcatlipoca, le génie des Occidentaux.

Cela bien entendu, signalons, sans en vouloir tirer plus de conséquences qu'il ne convient, une curieuse analogie entre l'Égyptien Set et l'Adar de la Chaldée. Tous les deux sont des déités d'un caractère redoutable et sinistre. Adar, avant de devenir la personnification du soleil nocturne, avait commencé par être une simple déité solaire (1). À ce titre, la couleur rouge lui fut certainement, dans le principe, affectée, bien que plus tard il ait reçu le noir pour livrée. Or, Typhon nous est par excellence, représenté comme roux. C'est en haine de lui, que les Égyptiens témoignaient tant d'aversion pour les hommes et les animaux à poil roux (2). De plus, le fer était le métal consacré à Adar, parfois qualifié de *Shar Parzalli* ou « Roi du fer » tout aussi bien qu'à Typhon (3). Les habitants de la vallée du Nil qualifiaient ce métal d'« os de Set. » Ils voyaient dans la rouille, les traces de son sang, ce qui semblerait prouver que c'est en raison de la couleur rouge de l'oxyde de fer que ce métal s'était trouvé consacré aux deux déités en question. Du reste, les peuples de l'Égypte, comme ceux de la Chaldée, semblent avoir éprouvé une certaine répugnance à employer le fer. Les sujets des Pharaons ne s'en servaient guère que pour confectionner certains instruments spéciaux tels que les aiguisoirs des bouchers, les armes des matelots, la mer étant l'élément propre de Nephthys, la sœur de Typhon etc., etc. (4). D'un autre côté, les riverains de l'Euphrate évitaient d'employer ce métal pour les gonds et les portes de leurs édifices sacrés (5). Peut-être

1. M. Fr. Lenormant, *Essai sur Bérose*, p. 397 et 110. Paris 1871. *Essai sur la symbolique planétaire chez les Sémites*, p. 366 du vol. de 1878 de la *Revue de linguistique et de philologie comparées*.

2. Plutarque, de *Iside et Oriside*. — *De quelques idées symboliques se rattachant au nom des douze fils de Jacob*, p. 285 du 3e vol. des *Actes de la Société philologique*. Paris 1874.

3. M. Fr. Lenormant, *Essai sur Bérose*, p. 112.

4. Plutarque, *De Iside et Osiride*.

5. M. Fr. Chabas, *Études sur l'antiquité historique*, chap. II, p. 47. Paris 1873. L'auteur traite de conte ce que dit Plutarque relativement au sujet qui nous occupe. Mais cette façon de voir, à l'appui de laquelle aucune preuve ne nous est fournie, suffit-elle à infirmer le dire de l'écrivain grec, qui paraît avoir été assez bien renseigné en ce qui concerne les doctrines égyptiennes, au moins de la basse époque?

d'ailleurs, la défaveur dont le fer se trouvait ainsi l'objet, était-elle renforcée par le souvenir de l'époque récente à laquelle on avait commencé à en faire usage. Au sein de civilisations fortement empreintes d'esprit hiératique, tout ce qui est nouveau passe naturellement pour profane. Cette manière de voir semble même avoir parfois été celle des auteurs de quelques-unes de nos cérémonies (1).

Ce qu'il y a de plus étrange, peut-être, ce sont les ressemblances qu'offre la légende osirienne avec celles de plusieurs populations du nouveau monde, avec celles spécialement que M. Angrand a désignées du nom de Toltèques occidentales (2). Le récit Quiché, par exemple, nous représente les deux héros légendaires Hunhun-Ahpu et Vukub-Hunahpu mandés à Xibalba, la ville de leurs ennemis où ils sont mis à mort, tout comme Bitaou, après que, métamorphosé en taureau, il s'est rendu à la cour de Pharaon, ou Osiris, alors qu'au retour de ses voyages, il consent à se laisser enfermer dans le coffre que lui présente Typhon (3).

La tête coupée de Hunhun-Ahpu est placée au milieu d'un calebassier, et la fille de l'un des princes Xibalbaïdes se trouve enceinte pour avoir reçu dans la main un peu de salive qu'y avait jetée la tête de mort. N'est-ce pas tout à fait l'histoire de la favorite de Pharaon qui conçoit pour avoir avalé un copeau détaché du Persée dans lequel Bitaou s'était incarné. Citons aussi la fable du bœuf Apis, qui n'est qu'une forme d'Osiris, et qui a pour mère une génisse vierge, fécondée par le souffle de Phtah (4). Les Mexicains, peuple apparenté aux Guatémaliens, sinon par le sang et l'idiome, du moins par leur système de civilisation, nous parlent également de la jeune prêtresse qui conçut Huitzilopochtli, le dieu de la guerre, parce qu'elle avait caché dans son sein une touffe de plumes brillantes qui voltigeait dans les airs. Ces conceptions miraculeuses ne laissent point que d'avoir de graves conséquences pour les mères. La favorite de Pharaon est mise à mort par celui qui était à la

1. *Fragments de symbolique hébraïque*, § 3, p. 182 du t. XII de la *Revue de linguistique et de philologie comparées*.

2. Ch. L. Angrand, *Lettre à M. Daly*, p. 44 et 45. (Extrait du 24e vol. de la *Revue générale de l'architecture et des travaux publics*.)

3. Plutarque, *De Iside et Osiride*.

4. *Herodoti historia ;* liv. III, chap. XXVIII. — Pline, *Histoire naturelle*, liv. IV, chap. LXXI. — M. Mariette, *Mémoire sur le bœuf Apis*. Paris, 1856.

fois son époux et son fils. Horus arrache à sa mère Isis, qui venait d'avoir deux nouveaux enfants de son mari défunt, le diadème qu'elle portait au front, pour la punir d'avoir laissé échapper Typhon, son prisonnier (1). De même, la princesse Quichée est condamnée par son père qui la croyait coupable d'inconduite, à être sacrifiée (2). Enfin, la mère d'Huitzilopochtli se trouve menacée de mort par ses parents, les Centzon-Vitznahuas (3) ou « quatre cents méridionaux ». Ajoutons que si Bitaou laisse à son grand frère une cruche de bière dont les bouillonnements l'avertissent des dangers qu'il peut courir, les héros du comte Quiché ont planté au milieu de la maison de leur aïeule, une canne qui se doit dessécher, s'ils viennent à périr (4).

Enfin, après avoir passé par bien des épreuves, les personnages nés d'une façon si miraculeuse finissent par triompher de leurs ennemis et deviennent, sinon, toujours des dieux, du moins de puissants souverains.

Nous avouerons, néanmoins, que ces affinités de légendes, à elles seules, seraient assez peu convaincantes. On ne saurait y voir une preuve certaine de l'influence plus ou moins directe qu'aurait exercée l'Égypte sur le développement des civilisations américaines. En effet, quelle que soit sa source primitive, la tradition d'un héros libérateur devant naître d'une vierge, se retrouve en beaucoup d'endroits des deux continents. Il est d'autres ressemblances dans les croyances, les pratiques religieuses qui nous semblent plus probantes. D'après les théologiens de l'Anahuac, comme d'après ceux de la vallée du Nil, le bonheur des élus devait consister à accompagner le dieu soleil dans sa course journalière (5). L'emploi des canopes ou vases funéraires, à têtes d'animaux, était en vigueur chez les habitants de ces deux régions. Une remarquable analogie se manifeste même dans le nombre des dits vases qui était toujours de quatre et dans le choix

1. Plutarque, *De Iside et Osiride.*
2. *Popol vuh*, trad. de l'abbé Brasseur, 2e part., chap. III, p. 97. Paris 1861.
3. *Le Fils de la Vierge,* p. 4.
4. *Popol vuh*, *ibid.* chap. VII, p. 14.
5. Sahagun, *Historia general de las Casas de N. Espana*, t. I, chap. VII, p. 256 et 257. Mexico, 1830. — M. E. Lefébure, *Étude sur la vie future chez les Égyptiens*, p. 8 et suiv. Châlon-sur-Saône, 1873. — *Des couleurs considérées comme symboles des points de l'espace*, p. 16 du t. VIII des *Actes de la Société philologique.*

des espèces animales dont le chef leur servait de couvercle; c'étaient, chez les sujets des Pharaons, le chacal, le cynocéphale, l'épervier et l'homme ; au Mexique, l'ocelot, le *coyotl* ou chacal américain, l'aigle et le corbeau (1). Les Yucatèques, qui, en leur qualité de Toltèques orientaux, rendaient de préférence un culte aux êtres d'humeur inoffensive, paraissent avoir remplacé les animaux funéraires des Mexicains par l'*agouti* (2), la perruche, le singe et le quetzal. Enfin, une partie, au moins, de l'histoire du second Quetzalcohualt, celle où l'on raconte la vengeance par lui exercée sur les assassins de son père, tué par trahison, rappelle beaucoup le rôle assigné à Horus, comme vainqueur de Typhon. Ajoutons qu'un érudit a déjà signalé l'étonnante ressemblance qui se manifeste, au point de vue artistique, entre le type assigné par les Égyptiens à leur dieu Bès, prototype de la Méduse des Grecs, et les traits sous lesquels les Mexicains figuraient, dans leurs calendriers, *Tonatiuh* ou le dieu soleil (3).

Nous pourrions également rapprocher les métamorphoses de Bitaou de celles du mexicain Xolotl. Les dieux s'étant, d'après le Codex Chimalpopoca, résignés à la mort, pour obliger par leur trépas, le soleil et la lune à se mettre en mouvement, Ehécatl ou le vent personnifié se charga de les tuer tous. Seul, Xolotl se refusait à partager le sort commun. Pour y échapper, il s'enfuit et se transforme en *Méxolotl* ou « aloès double », puis en *Axolotl*, « espèce de reptile aquatique, et disparaît (4). Il est vrai qu'une autre version de la même histoire se retrouve, d'une part dans le recueil des contes kalmouks et, de l'autre, dans les récits gallois concernant le mystérieux Gwyddon (5).

Nous ne prétendons nullement conclure de tout ceci à l'établissement de quelque colonie égyptienne partie des bouches du Nil pour arriver, à travers l'Atlantique, jusque sur les rives

1. Abbé Brasseur de Bourbourg, *Recherches sur les ruines de Palenqué*, chap. VI, p. 5 (et en note).
2. *Les animaux symboliques dans leurs relations avec les points de l'espace*, § 2, p. 291 du vol. III de la *Revue de philologie et d'ethnographie*.
3. M. H. Husson, *le dieu Bès*.
4. Abbé Brasseur, *Quatre lettres sur le Mexique*, p. 161. Paris, 1868.
5. J. Leflocq, *Études de mythologie celtique*, chap. II, § 2; p. 69. Orléans, 1869. *Siddi-Kür, Kalmuekische maehrchen* (Von B. Juelg), *Einleitung*. Leipzig, 1866. *Le Mythe de Votan*, § 2, p. 86. Alençon, 1871.

de la mer des Antilles. Cela serait absolument contraire à notre manière de voir, plus d'une fois déjà exposée. Pour nous, c'est bien vers l'extrême Orient qu'il convient de se tourner pour apercevoir le berceau des civilisations américaines. Ce qui nous paraît certain, toutefois, c'est qu'à une époque plus ou moins ancienne, l'influence de l'Égypte, tout comme celle de la Chaldée ou même celle de la nation juive, se sont fait sentir chez les populations encore peu civilisées de la haute Asie, lesquelles, à leur tour, ne furent pas sans avoir quelque relation avec l'Amérique. Pour n'en citer que quelques exemples, le fabuleux oiseau *Foung* ou *Foung-Hoang* des traditions chinoises ne rappelle-t-il pas, par son nom même, aussi bien que par ses attributs, le non moins mythique *Bennou* ou *Vennou* des Égyptiens, lequel n'est autre chose que le *Phénix?* Si la vie du Phénix se prolonge jusqu'à cinq cents ans, le Foung, lui, concilie les cinq sons, et il fait un séjour perpétuel chez les hommes, alors que l'on voit régner sur terre les cinq vertus. On voit le rôle que jouent le nombre cinq et ses multiples dans la légende de ces deux volatiles merveilleux (1). L'analogie serait bien plus frappante entre eux, si le Foung est bien, comme on a tout lieu de le supposer, l'oiseau auquel les Chinois attribuent la propriété d'être unique de son espèce et de renaître de ses cendres (2).

Nous serions assez disposés également à reconnaître une contrefaçon du bœuf Apis dans la licorne ou *Ki-lin* des habitants du Céleste Empire. Cet animal, en effet, a le corps du cerf et la queue du bœuf. On vante sa bienveillance et son esprit de charité, tel qu'il n'écrase pas le moindre vermisseau, ne foule pas l'herbe verte. D'après le dictionnaire Pin-tsé-tsien, publié en 1687, il naît sans semence, ou, suivant d'autres, il est la semence de la dernière lune. Quelques auteurs le regardent comme un emblème de l'élément humide (3), et son apparition est le présage d'une paix profonde ou de la venue d'un grand prince. Le *Ki lin* passe pour le roi des quadrupèdes, de même que le *Foung* est celui des oiseaux. Beaucoup de ces traits, on le voit, conviendraient assez à l'Apis égyptien.

1. Le P. Prémare, *Vestiges choisis des principaux dogmes de la religion chrétienne*, etc., p. 40 et suiv. du t. XII des *Annales de philosophie chrétienne* (6e série).
2. Fr. Noël, *Dictionnaire de la fable*, art. *Phénix*. Paris, 1803.
3. *Vestiges choisis*, etc., p. 438 et suiv. du tome XI des *Annales de philosophie chrétienne* (6e série).

Enfin, malgré l'opinion contraire du savant Pauthier, nous aurions quelque peine à ne point partager la façon de voir de plusieurs missionnaires, qui ont reconnu dans plusieurs parties, au moins, de l'histoire de l'empereur *Mou-Wang*, une contrefaçon de celle de Salomon (1). Les deux princes règnent à peu près à la même époque. Ils sont renommés, tous les deux, pour leur extrême sagesse, leur goût pour les chevaux, et reçoivent les tributs des peuples voisins. L'entrevue du monarque chinois avec la mère du roi occidental, qui le défie à une sorte de tournoi poétique, rappelle bien la visite de la reine de Saba à Salomon. Enfin, si le prince hébreu est célèbre par sa magnificence, le nom même de *Mou-Wang* signifie en chinois « souverain magnifique ». Ce n'est pas le seul exemple, nous le verrons tout à l'heure, que l'on puisse citer de traditions bibliques, portées jusque dans l'extrême Orient. En tout cas, nous sommes assez de l'avis de certains érudits qui ne reconnaissent point un caractère absolument historique aux annales du Céleste Empire, pour les temps qui précèdent d'un siècle ou deux la naissance de Confucius.

L'on voit bien, en tout cas, de quelle façon certaines données d'origine primitivement égyptienne, ont pu passer même en Amérique. Mais reprenons le cours de notre étude.

La croyance à ces naissances miraculeuses se retrouve également dans le monde sémitique, mais à côté de cette analogie, se manifeste d'une façon bien tranchée la différence entre l'esprit religieux de l'Égypte et le génie politique et militaire de la Chaldée. C'est un animal déifié auquel les écrivains du Nil attribuent une vierge pour mère. Au contraire, les habitants des bords de l'Euphrate racontent ce qui suit d'un de leurs monarques (2) :

1. « Je suis Sargina, le grand roi d'Agané.
2. « Ma mère ne connut pas mon père, mais ma famille ap-
« partenait aux maîtres du pays.
3. « Ma ville (natale) était la cité d'Atzupirani, qui est sur
« les bords de la rivière Euphrate.

1. G. Pauthier, *Chine,* p. 94 et suiv. de la collect. l'*Univers*. Paris, 1837.

2. M. H. F. Talbot, *The Infancy of Sargina,* p. 3 et suiv. des *Records of the Past*, vol. V. — G. Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient,* chap. v, p. 195. Paris, 1875.

4. « Ma mère me conçut (là) : elle me mit au monde dans « une place secrète.

5. « Elle me déposa dans une corbeille de joncs : avec du « bitume elle ferma le couvercle.

6. « Elle me porta sur la rivière et fit que l'eau ne put entrer.

7. « La rivière me porta jusqu'à la demeure d'Akki, l'ouvrier « tireur d'eau.

8. « Akki, le tireur d'eau, dans la bonté de son cœur, me « tira de la rivière.

9. « Akki, le tireur d'eau, m'éleva comme son propre fils.

10. « Akki, le tireur d'eau, me plaça dans une troupe de « forestiers (*ou* de jardiniers).

11. « Ishtar me fit prospérer ; au bout de..... ans, je devins « roi. »

Nous nous trouvons ici en présence de la plus ancienne version connue du chef de peuples, exposé dès sa naissance, puis s'élevant par son audace et son énergie au pouvoir souverain. Sargîna ou Saryukin Ier semble, en effet, avoir vécu entre les XVIIe et XVIe siècles précédant notre ère. Ce que la légende dit de lui, elle le répètera plus tard, à propos de Cyrus, de Romulus, du Siamois Phra-Ruang et même du bon Dyonysios, placé, d'après Pausanias, dans une arche, et poussé par les vagues sur la côte de *Brasiæ* en Laconie. (1) M. Talbot signale la ressemblance qui existe entre le nom de *Akki* et celui d'Acca Laurentia, la mère du fondateur de Rome. Ce récit de l'enfant exposé ne nous fait-il point songer à un ancien usage en vigueur chez les Gaulois et Germains des rives du Rhin ? Le père qui avait conçu des doutes sur la fidélité de son épouse, exposait le nouveau-né dans un berceau à la merci des eaux. Le fleuve devait engloutir le fruit d'un amour adultère et épargner l'enfant légitime. Remarquons, toutefois, que dans aucune des autres légendes formées sur le modèle de celle de Sargîna, on ne nous parle de mères vierges. Si ce détail a été omis d'une façon, pour ainsi dire tellement systématique, c'est que la notion de la maternité virginale, longtemps spéciale aux sémites et aux chamites, répugnait à l'esprit des autres races.

Nous ajouterons que les Hébreux ont longtemps appliqué et appliquent aujourd'hui encore à un souverain temporel, ce

1. *Le Mythe de Votan*, p. 63 (2e vol. des *Actes de la Société physiologique*). Alençon, 1871.

qu'Isaïe dit de cet Emmanuel qu'une vierge doit enfanter (1). Le terme *Alma,* litt. « cachée » dont se sert le prophète, correspond autant à « Puella » qu'à « virgo ». Tous les commentateurs chrétiens, néanmoins, s'accordent à l'entendre de la vierge Marie, la mère du Christ.

Passons maintenant aux traditions de la race Indo-Européenne. Les plus anciens récits du boudhisme ne prétendent point que Çakyamouni fut né d'une vierge. Ils se bornent à dire qu'au moment où elle le conçut, sa mère n'avait point enfanté, et, depuis assez longtemps, avait cessé ses relations avec son époux. « Elle n'a point enfanté, elle n'a ni fils ni fille », dit l'ouvrage Tibétain intitulé *Rgya-tscher-rol-pa.* Après ses couches, elle fut purifiée par Indra.

La donnée primitive ne tarda point à se modifier sous l'action des idées chrétiennes qui durent pénétrer dans l'Inde dès les premiers temps de notre ère (2). Déjà saint Jérôme nous déclare que d'après les Samanéens (c'est ainsi qu'il désigne les Bouddhistes), le fondateur de leur religion était né d'une vierge. « Aucune autre femme, dit le Lalita-Vistara, n'était « capable de porter le premier des hommes. » Ratramnus confirme le dire de saint Jérôme. Bientôt, l'imagination indoue, se donnant carrière, entoura la conception de Çakyamouni des circonstances les plus étranges. Étant encore *Bôdhisattva,* c'est-à-dire candidat à la dignité de bouddha, il aurait quitté la région des dieux, sous forme d'un éléphant blanc, appelé *Ardjavartan* ou le « chemin sans tache ». Il pénètre, sous forme d'un rayon lumineux de cinq couleurs, dans le sein de Mâyâdêvi, l'épouse du roi Çouddhôdana. Il y est reçu d'une façon immaculée, sans concours d'aucun moyen humain. Les Mongols surtout, qui sont les plus simples et les plus fervents des sectateurs du boudhisme, attachent une grande importance à la naissance virginale du fils de la reine de Kapilavastou. Peut-être bien subissent-ils un peu à cet égard l'influence de certaines traditions qui s'étaient déjà répandues chez eux avant même leur conversion au bouddhisme.

Aucune des traditions iraniennes ne nous déclare Zoroastre né d'une vierge, mais elles nous représentent la semence de ce

1. Isaïe, chap. VII, vers. 14.
2. Kœppen, *Die Religion des Buddha,* t. I, p. 76 et 77. Berlin, 1857. — A. Csoma, *Asiatic Researches,* XX, 299, — Georgi, *Alphabetum Tibetanum,* 32.

prophète comme devant donner naissance au sauveur futur. Les livres sacrés de la Perse parlent des 99,999 Fravashis ou génies protecteurs chargés de la garder. D'autres Fravashis, mais en nombre égal, ont pour mission de veiller sur le corps de Kereçâçpa. Signalons ici la valeur évidemment symbolique attribuée au chiffre 9 et à ses multiples (1).

Les Guèbres ou Gaures, les modernes partisans du zoroastrisme ont encore enchéri sur cette donnée de leurs livres saints. Voici ce que Tavernier nous raconte à leur sujet (2) : « Ils donnent trois enfants à leur prophète, Ébrahim (Zera-« teucht ou Zoroastre), mais qui ne sont pas encore de ce « monde, quoique leurs noms leur aient déjà été donnés. Ils « disent que ce prophète *Ébrahim* passant une rivière miracu-« leusement, sans bateau, trois gouttes de sa semence tombèrent « dans l'eau, et qu'elles sont là conservées jusques sur la fin « du monde. Que Dieu enverra une fille fort chérie de lui sur « cette même eau, et que par la réception de la première « goutte de cette semence, elle deviendra grosse du premier « enfant, qu'ils nomment par avance *Oushider*. Il fera son en-« trée dans le monde avec grande autorité, fera recevoir la loi « que son père Ebrahim avait apportée, et, prêchant avec élo-« quence, la confirmera par plusieurs miracles. Le second qui « s'appellera *Oushiderma*, sera conçu de la même façon. Il « secondera les desseins de son frère, et, l'assistant dans le mi-« nistère de la prédication pour aller prêcher par tout le monde, « fera arrêter le soleil pendant l'espace de dix jours pour obli-« ger le peuple, par ce miracle, à croire ce qu'il annoncera. Le « troisième sera conçu de la même mère comme les deux autres « et s'appellera *Senoïet-Hotius*. Il viendra au monde avec plus « d'autorité que les deux autres frères, pour achever de ré-« duire tous les peuples à la religion de leur prophète, ensuite « de quoi se fera la résurrection universelle, etc., etc. »

Toutes ces fables nous révèlent chez les Persans une imagination aussi féconde que celle des Indous. En tout cas, elles ne semblent pas fort anciennes et on y rencontre d'incontestables réminiscences des traditions musulmanes, juives et chrétiennes. Le savant Hyde (3) croyait pouvoir retrouver dans les trois fils

1. Abbé de Harlez, *Des Origines du zoroastrisme,* p. 175 du *Journal asiatique* (février-avril, 1880).

2. Tavernier, *Voyages,* etc. t. II, liv, IV, chap. VIII, p^s 95 et 96. Rouen, 1724.

3. Hyde, *Religio Veterum Persarum,* c. XXX.

de Zoroastre, la personnification des trois états du Messie : sa nativité qui avait déjà été annoncée au monde par divers moyens, son ministère sur la terre accompagné de la prédication évangélique et confirmé par divers miracles, et enfin son dernier avènement, alors qu'il viendra juger le monde, et à la suite duquel les saints chanteront ses louanges pendant l'éternité. Ajoutons que le miracle d'Oushiderma arrêtant le soleil, rappelle beaucoup celui de Josué, que le nom d'*Ébrahim* donné par les Gaures à Zoroastre n'est que la traduction arabe de celui d'Abraham, et nous pouvons juger à quel point Voltaire se trouvait dans l'erreur lorsqu'il prétendait se faire un argument contre nos livres saints de ce fait que la loi de Zoroastre est parfois désignée du titre de *Kish-Ibrahim* ou *Millat-Ibrahim*(1). Ce sont évidemment des désignations modernes. Nous ne saurions attacher une grande importance au témoignage de l'écrivain arabe Abul-pharaje, d'après lequel Zorodasth ou Zerdusht, le fondateur de la secte des Mages et dont la prédication débuta dans la province d'Aderbaïdjan, aurait prophétisé qu'au temps où une vierge enfanterait, une étoile apparaîtrait en plein jour. Sur cette étoile, devait paraître l'image d'une vierge. « Vous « donc, ô mes enfants, aussitôt que vous apercevrez cette « étoile, prenez-la pour guide, allez vous-mêmes à l'endroit où « l'enfant est né, adorez-le, offrez-lui vos dons, car il est cette « parole qui a établi les cieux (2). » Tout ceci est évidemment inspiré par le récit évangélique. Il en est de même de la prophétie de Giamasp, le sixième des grands docteurs de l'Iran et le conseiller du fabuleux Djemschid, lequel, dans son livre intitulé *Judicia Giamaspii,* aurait prédit la venue de Jésus, la naissance de Mahomet, la ruine de la religion des Mages (3).

La légende, rapportée par divers historiens, d'un autel élevé par les druides, à la place même où se trouve aujourd'hui la ville de Chartres, à la vierge qui doit enfanter, avec cette inscription : *Virgini parituræ Druides*, ne paraît reposer sur aucun fondement sérieux (4). Une tradition locale veut même que ce vieux sanctuaire gaulois ait été érigé à l'endroit où nous trou-

1. Voltaire, *Introd. à l'essai sur les mœurs,* art. *Abraham.* — Abbé Guénée, *Lettres de quelques Juifs,* t. II (*Petit commentaire;* p. 109, Paris, 1817).
2. Abulpharajius in *Hist. dynast.*, p. 83.
3. Hy e, *Relig. Veter. Persarum*, t. XXXL, p. 365.
4. Doyen, *Histoire de Chartres*, t. I, p. 8. — Abbé Fret, *Antiquités et chroniques percheronnes*, t. I, p. 36. Mortagne, 1838.

vons les chapelles de la cathédrale, du côté du nord. C'est en souvenir de cette circonstance qu'on lit l'inscription suivante sculptée en lettres gothiques sur le frontispice de la principale porte bâtie sur l'emplacement de la grotte druidique : *Virgini pariturae.*

Quoi qu'il en soit, l'autel gaulois aurait été, dit-on, surmonté d'une statue de la vierge représentée les yeux fermés, comme n'étant point encore née et tenant dans ses bras un enfant, les yeux ouverts, parce qu'en sa qualité de Dieu, il était déjà né ou plutôt éternel. Tout ceci ne paraît pas plus fondé que les légendes irlandaises racontant la mort du Christ, annoncée par un druide à l'instant même où le déicide venait de s'accomplir (1). Les prêtres de la Gaule ne se fussent pas, sans doute, imaginé de rédiger une inscription en latin. Vraisemblablement, la légende du pays chartrain tire son origine du souvenir altéré de quelque ancien autel gallo-romain, élevé en l'honneur de la mère de Dieu, et bien que de nombreux vestiges d'influence orientale se paraissent retrouver dans la religion et surtout la symbolique de nos ancêtres, rien ne permet de supposer que la prophétie d'Isaïe ait été populaire dans nos régions, avant le temps de César. N'oublions pas, en effet, que la Gaule fut un des pays où les Juifs dispersés ne s'établirent que fort tard. Il n'y en avait, pour ainsi dire, pas encore, au IVe siècle de notre ère.

En revanche, la présence de plusieurs traditions relatives à des naissances virginales a été constatée dans la littérature irlandaise du moyen âge, mais rien ne dit, malgré leur physionomie originale, qu'elles n'aient point une source chrétienne. En voici une, tirée d'un manuscrit hibernien du XIVe siècle, rédigé en vers, lequel était intitulé le *Leber Brice.* Nous en donnons la traduction vers par vers (2) :

1. Créd, la bonne femme, fille de Ronan, roi de Leister, avec son église aimable et pure, fut mère de Boëthin, fils de Findach.

2. « Findach, le pillard, qui avait l'intention de voler l'église, « se trouva un certain jour dans l'aubépine au-dessus de la « source,

1. Abbé Domenech, *Voyage pittoresque en Irlande*, chap. IV, p. 173. Paris, 1865.

2. *Cred's Pregnancy*, par M. W. Stokes, p. 199 du t. II de la *Revue celtique*.

3. « Quand Créd à l'œil fort, la fille de Ronan, vint y laver ses « mains.

4. « Lorsque le hardi pillard regarda la jolie fille de Ro- « nan,

5. « *Aliquid seminis ejus* tomba sur une brindille amère de cresson.

6. « La jeune fille mangea la brindille de cresson en ques- « tion ;

7. « Et de là, noble combat, naquit l'immortel Boëthin. »

Findach était, dit-on, originaire de *Inis Boëthini*, dans le Leister occidental. On remarquera la ressemblance du rôle à lui assigné, avec celui que la légende persane fait jouer à Zoroastre. Mais, peut-être, n'y a-t-il ici qu'une coïncidence purement fortuite. Une histoire analogue avait cours dans l'Inde, dès une époque sans doute assez ancienne (1).

Un autre conte irlandais parle d'une jeune fille devenue enceinte pour avoir avalé une étoile; mais nous n'avons pu obtenir de renseignements à ce propos. Nous avons déjà dit un mot des métamorphoses de *Gwyddon*, à propos de celles de l'Égyptien Bitaou, mais nous n'avons point à nous étendre ici sur ce sujet.

Aux traditions des peuples tartares-ouraliens, déjà citées par nous dans un précédent travail, nous pouvons joindre les suivantes (2) :

D'après l'historien chinois Ma-touan-lin, le roi des *So-li* ou barbares du nord, s'étant absenté pour un voyage, trouva au retour, sa servante enceinte, (une de ses concubines). Il voulut la tuer. Celle-ci dit « J'ai aperçu dans le ciel, une vapeur de la « grosseur d'un œuf; elle est descendue en moi, et c'est ainsi que « j'ai conçu. » Le roi l'ayant fait enfermer, elle enfanta un garçon. Le roi le fait porter dans une étable à porcs. Ces animaux réchauffent le nouveau-né de leur haleine. On le renferme alors dans une écurie, et les chevaux se mettent à le réchauffer à leur tour. Le prince, persuadé de la véracité de sa servante, lui rendit son enfant afin qu'elle l'élevât. On donne au jeune homme

1. De Gubernatis, *Mythologia,* t. 2, p. 331, et *Mahabhârata,* trad. de M. H. Fauche; t. 1er; p. 254.

2. *Ethnographie des peuples étrangers à la Chine,* par Ma-touan-lin, trad. de M. le marquis d'Hervey-Saint-Denys, t. I, p. 41 et suiv. Genève, 1876.

le nom de *Tong-Ming* (clarté de l'Orient), et il devint un fort habile archer. Le roi qui le redoutait, voulut le faire mourir. Alors, Tong-Ming s'enfuit vers le sud, et parvint aux bords du fleuve *Yen-hou* (le Toumen ou Soungari supérieur). De son arc, *Tong Ming* frappa l'eau.

Aussitôt, les tortues et poissons se réunissent en masse compacte, et, de leur dos, forment une sorte de pont sur lequel le fugitif passe le fleuve à pied sec.

Étant ensuite parvenu dans une région située à 1000 lis au nord de Hiouentou, il fonda la nation et le royaume des Fou-yu. Ces derniers étaient bornés au midi par le *Kao-Kiu-li* (partie de la Corée actuelle), au septentrion par le Girin ou le Toumen-Oulu qui les séparait de So-li.

Cette légende rappelle à la fois celles du fondateur de la monarchie mantschoue et du dieu mexicain Huitzilopochtli. Quant au trait de Tong-Ming passant le fleuve à sec, il nous fait songer au miracle de Moïse lors de la traversée de la mer Rouge. (1) On pourrait lui trouver, également, une affinité, quoique lointaine, il est vrai, avec la partie de la légende Ojjibeway relative à la lutte de Ménaboju, le Noë de ces peuples, contre la reine des Tortues (2). Il est à noter que chez ces Peaux-Rouges le rôle assigné à la tortue est essentiellement néfaste, tandis que les Tartares en font un être serviable et bienfaisant. En tous cas, la présence de réminiscences bibliques, si loin dans l'extrême Orient, nous explique qu'un savant missionnaire ait pu en retrouver plusieurs, notamment l'histoire de Moïse, celle d'Abraham jusque chez les Indiens de race Athabaskane, qui occupent le nord-ouest de la Nouvelle-Bretagne (3).

Le récit coréen, tel que nous l'a transmis le même historiographe, semble simplement une version un peu allongée du précédent (4). Les anciens rois de *Kao-Kiu-li*, nous dit-il, tiraient leur origine de ceux des Fou-yu.

Un roi de ce pays ayant eu en sa possession, une fille du fleuve *Ho* (peut-être le fleuve Jaune des Chinois), la tenait ren-

1. Exode, chap. XIV.

2. J.-G. Kohl. *Kitchi-gami : Wanderings on the Lake Superior*, p. 386-390. — *Le déluge d'après les traditions indiennes de l'Amérique du Nord*, p. 90 et suiv. de la *Revue américaine ;* 2e série. n° 2.

3. Le R. P. Petitot, *Dictionnaire de la langue, Dênê-Dindjié ;* p. XLI. Paris, 1876.

4. *Ethnogr. des peuples étrangers à la Chine*, t. Ier p. 141 et suiv.

fermée dans son palais. Les rayons du soleil tourmenaient la recluse, laquelle fuyait pour les éviter.

Atteinte par la réverbération, elle conçoit, accouche d'un œuf gros comme un demi-boisseau. Le roi fait jeter l'œuf à ses porcs et à ses chiens qui n'y veulent point toucher. Sur ses ordres, on le porte au milieu du chemin, mais chevaux et bœufs se détournent de peur de l'écraser. On l'expose, ensuite, dans un désert, et les oiseaux se réunissent en troupe et le couvrent de leurs ailes. Le roi, alors, veut briser l'œuf, mais ne saurait en venir à bout. Il est enfin rendu à la captive qui l'enveloppe et le met dans un lieu chaud. Il se rompt au bout de quelque temps et l'on en voit sortir un garçon. Quand il fut adolescent, on l'appela *Tchu-Mong*, littéralement « habile à lancer les flèches. ».

Le peuple de Fou-yu pressait le roi de le nommer son successeur. Il refuse, mais le crée intendant de ses haras. Par une ruse renouvelée de celle de Jacob, Tchu-Mong engraisse les mauvais chevaux et laisse dépérir les bons que le roi lui abandonne. Dans une grande partie de chasse, Tchu-Mong ayant, avec une seule flèche, abattu beaucoup de gibier, les ministres du souverain en conçoivent de l'inquiétude et veulent le faire périr. Un conseil est tenu à cette fin, mais le jeune homme, averti par sa mère, s'enfuit vers le sud-est, accompagné de *Ma-ta* et de quelques serviteurs.

Arrivé au bord du fleuve, Tchu-Mong prononce ces paroles : « Je suis fils du soleil et petit-fils du fleuve *Ho*. Des hommes « armés sont sur le point de m'atteindre. Serai-je arrêté par ce « courant, sans pouvoir le franchir ? » Poissons et tortues du fleuve s'assemblent pour lui faire un pont de leur dos, puis ils se dispersent. Force est bien aux cavaliers envoyés contre lui de s'arrêter. Le fugitif continue sa course jusqu'aux bords du fleuve Pou-chou près duquel il rencontre trois hommes habillés, l'un de toile de chanvre, l'autre d'un vêtement piqué, le dernier enfin d'une robe d'herbes aquatiques.

Ils se joignent à lui, et la troupe arrive de concert à la ville de *Ké-ching-ko*. Tchu-Mong s'y fixe, lui donne le nom de *Kao-kiu li* et prend lui même pour nom de famille, celui de *Kao*. Faisons observer que le royaume de Kao-kiu-li florissait 200 ans environ avant l'ère chrétienne.

Les Japonais affirment que leur empire fut à l'origine, et pendant un nombre incalculable de siècles, gouverné par les

Ten-sin-daï Tzin (1) ou « sept grands esprits célestes ». A ceux-ci succédèrent les héros ou demi-dieux, puis enfin la race actuelle qui n'a rien des perfections de ses aïeux. Les trois premiers de ces esprits célestes n'avaient point de femmes, mais les quatre suivants étaient mariés. Il est vrai que les trois premiers esprits de cette nouvelle série rendaient leurs épouses fécondes rien que par leur seul regard.

Le dernier des esprits célestes, *Isanaghi-no-mikotto* ou *Isanaghi*, litt. « celui qui accorde trop, » ayant connu sa compagne *Isanami-no-mikotto* ou simplement *Isanami* « celle qui excite trop » devint ainsi père de l'île d'Awatsi, de différentes îles et terres, fleuves, montagnes, d'une sorte de bruyère dont sont issues toutes les autres plantes, du soleil, dont les Japonais font une déesse, sous le nom de *Ten syau daï tzin oho kami*, « la grande déesse qui brille au firmament », et enfin de la race des demi-dieux. A cause de sa beauté, la déesse du soleil fut envoyée au ciel ou elle brille en compagnie de sa sœur *Tsouki* ou « la lune ».

Ces déesses, qui conçoivent rien que pour avoir été contemplées par leurs maris, méritent d'être considérées moins comme des vierges-mères dans le sens propre du mot que comme des personnages cosmogoniques, analogues à la vierge de l'air de l'épopée finnoise et dont nous avons déjà parlé dans un précédent travail (2).

Y aurait-il une relation à établir entre la donnée japonaise et cette croyance populaire jadis en vigueur dans certaines parties de la Perse que le paon féconde sa femelle, simplement en laissant tomber une larme dans l'œil de cette dernière ? Ajoutons que l'histoire de ce génie qui se transporte au ciel pour y devenir le soleil ou la lune ou, du moins, pour résider dans ces astres semble connue de diverses populations américaines, ainsi que nous aurons soin de le faire ressortir à la fin du présent travail. L'on remarquera qu'un certain nombre de légendes du Japon offrent un mélange confus d'éléments pris, sans doute,

1. Kaempler, *Histoire naturelle, civile*, etc., *du Japon*, trad. française, t. I, liv. I, chap. VII, p. 103 et suiv. Amsterdam, 1732. — M. Textor de Ravisi, *Les femmes célèbres du Japon*, p. 117 et suiv. du *Congrès des Orientalistes*. Paris, 1875. — Klaproth, *Annales du Japon ;* trad. de Titsingh ; p. XIII.

2. Le *Kalévala*, trad. sur le texte original par M. Ch. de Ujfalvy, p. 13 et suiv. *(Actes complémentaires de la Société philologique)*. Paris, 1876.

à des sources fort diverses et à des époques différentes également.

Nous avons assez longuement parlé dans un autre travail des traditions chinoises relatives au fils de la vierge, (1) pour n'avoir point à y revenir ici. Nous nous bornerons à signaler celle des Landjans du Lao méridional, (2) laquelle rappelle quelque peu la légende japonaise. Comme tous les peuples bouddhiques, ils admettent des destructions et restaurations successives de notre monde, qu'ils déclarent d'ailleurs éternel en durée. A la suite du dernier cataclysme qui fut un déluge et précéda de 18 mille ans la venue de *Ciaka* ou Bouddha, un dieu ou génie appelé *Poutabo Bamisouan* descendit du plus haut des seize mondes supérieurs pour rétablir la terre en son premier état. Ayant aperçu une fleur qui flottait sur l'eau, le génie la coupa en deux à l'aide d'un cimeterre dont il était armé. Aussitôt, de la tige sortit une belle fille dont il devint amoureux. Il eût bien voulu l'épouser, mais l'innocente beauté refusa, par pudeur, d'écouter ses propositions. Jugeant que recourir à la violence était chose indigne d'un habitant des cieux, Poutabo s'y prit de la façon suivante: il se plaça à une certaine distance de manière à la contempler à son aise. Plus habile que Royomir qui se bornait à faire mûrir les raisins en les regardant, par le seul éclat de ses yeux, il rendit la jeune fille mère sans qu'elle cessât d'être vierge.

Beaucoup d'enfants leur naquirent de la sorte, et c'est pour subvenir aux besoins de sa nombreuse famille que le dieu se décida à orner la terre de montagnes d'où découlent les eaux, de vallées fertiles, d'arbres à fruits, d'animaux destinés au service de l'homme et, enfin, de mines de métaux et de pierres précieuses.

Un mot avant de finir, au sujet de la légende des Manacicas (3) de l'Amérique du Sud, dont nous avons parlé dans notre précédent travail.

Il y est question, comme l'on sait, de l'enfant d'une vierge

1. R. P. Prémare, *Traditions primitives.* (*Vestiges choisis,* etc., *extraits des anciens livres chinois,* § 4, p. 488 et suiv., dans le cahier de décembre 1875 des *Annales de philosophie chrétienne.*

2. Le P. Giovanni Philipp. Marini, *Relation du Tonquin et du Lao,* p. 580. Paris, 1666.

3. R. P. Petitot, *Dictionnaire de la langue Déné-Dindjié,* § 2, p. 32 et *Vocabulaire français-esquimau,* § 6, p. 31. Paris, 1876.

qui, après avoir accompli de grands miracles, se serait envolé au ciel où il fut transformé en l'astre du jour. Elle pourrait bien résulter de la fusion de plusieurs récits originairement distincts, d'abord de celui qui se rapporte au fils de la vierge proprement dit; en second lieu de la légende concernant l'habitant de l'astre du jour ou celui des nuits; et enfin peut-être y découvririons-nous une vague réminiscence de l'enseignement évangélique, en ce qui concerne les miracles du Christ et son ascension. Quoi qu'il en soit, beaucoup de tribus indiennes du nord nous représentent spécialement la lune, comme servant de demeure à un génie. Les *Loucheux* appellent ce dernier *Etsiegè*, litt. « frotté de bouse de vache ». Les Peaux-de-Lièvre le qualifient de *Kotsi-daté* « taboué par la bouse ». Il est invoqué par les Dennès à l'équinoxe du printemps (en mars-avril). Les Crees des prairies placent dans cet astre un génie mâle du nom de *Mustaté-Awasis* (l'enfant-bison). Il reparaît chez les Pieds-Noirs sous l'appellation de *Kokoyé-natus*. Les Dennès le désignent par différentes épithètes, *Sta-kké-déné*, *Ébœ-ékon*, *Su-yé-wétay*, ou enfin *Sié-zjit-dhidié* « le bienfaisant ». D'après ces mêmes indiens, c'est lui qui envoie sur terre, la neige et les troupeaux de rennes. Si la neige est trop abondante, on élève vers la lune un tison enflammé en forme de torche. Chez les Eskimaux-tchiglits, le même personnage est appelé « fils de la lune ». D'après les Loucheux et les Peaux-de-Lièvre, *Etsiegé* ou *Kotsi-daté* s'était rendu d'abord dans le soleil qu'il trouva trop chaud et cette circonstance le décida à se transporter dans la lune (1). Ajoutons que chez les *Saks* des États-Unis (2), tout comme chez les Quichuas du Pérou (3), la lune passait pour une déité femelle et le soleil comme son époux. Les Péruviens adoraient spécialement l'astre du jour comme leur protecteur, tandis que leurs compagnes réservaient leurs hommages pour le luminaire des nuits.

Les épithètes de *taboué par la bouse*, *d'enfant-bison* données à l'habitant de la lune prouvent que chez les indigènes de l'Amérique tout comme chez les Chaldéens, le bœuf passait pour un

1. Le R. P. Petitot, *Vocabulaire français-esquimau* (*Monographie*), p. 31. Paris, 1876.

2. Major Pike, *Voyage au Nouveau Mexique*, trad. de Breton, t. I, p. 210 et 226. Paris, 1812.

3. *Tres relaciones de antiguedades peruanas ; Relac.* por Fernando de Santillan, p. 30. Madrid 1879.

emblème de l'élément femelle et humide dont la lune constituait pour ainsi dire, la principale personnification. Cela se conçoit chez les peuples de l'Asie occidentale, lesquels voyaient dans le lion, le représentant obligé du principe solaire et masculin. La chose s'explique moins facilement de la part des Américains, qui ne connaissaient point les redoutables carnassiers de l'ancien monde et aux yeux desquels le bison devait passer pour le roi des animaux. Faudrait-il voir dans cette circonstance, une preuve d'emprunt fait aux races de l'ancien monde? C'est ce que nous n'oserions affirmer. La chaleur dévorante du soleil a toujours été mieux symbolisée par des carnivores, l'éclat tempéré de la lune par des animaux vivant d'herbes. Du reste, cette croyance que la lune n'est point inoccupée, a pu résulter des taches que nous apercevons à sa surface. Nos campagnards ne veulent-ils pas voir, dans ces dernières, l'image d'un voleur de bois transporté là-haut en punition de ses méfaits, chargé pour l'éternité des fagots dérobés? Suivant d'autres, c'est Judas en personne que nous y apercevons.

Avant de terminer, rappelons que l'histoire de la vierge mère paraît n'être point inconnue des Quichuas du Pérou. Cependant, ces peuples n'appartenaient point au rameau désigné par M. Angrand, du nom de Toltèque-occidental (1) ; mais il ne faut point oublier que leur pays avait certainement, en partie du moins, été jadis occupé par des races de provenance occidentale.

Celles-ci, semblent même y avoir laissé certaines autres traditions, notamment celle des cinq âges cosmiques (2) mais c'est un sujet sur lequel nous aurons à revenir dans un prochain travail.

H. DE CHARENCEY.

1. M. Angrand. *Lettre à M. Daly sur les antiquités de Tiaguanaco*, p. 44 et 45. (Extrait du 24e vol. de la *Revue générale de l'architecture et des travaux publics.*)

2. Blas Valera, *apud* Garci-lasso, *Commentarios reales*, liv. II, chap. VI, t. I, p. 42. Madrid, 1723.

Paris. — Imp. P. MOUILLOT, 13-15, quai Voltaire. — 22940.

